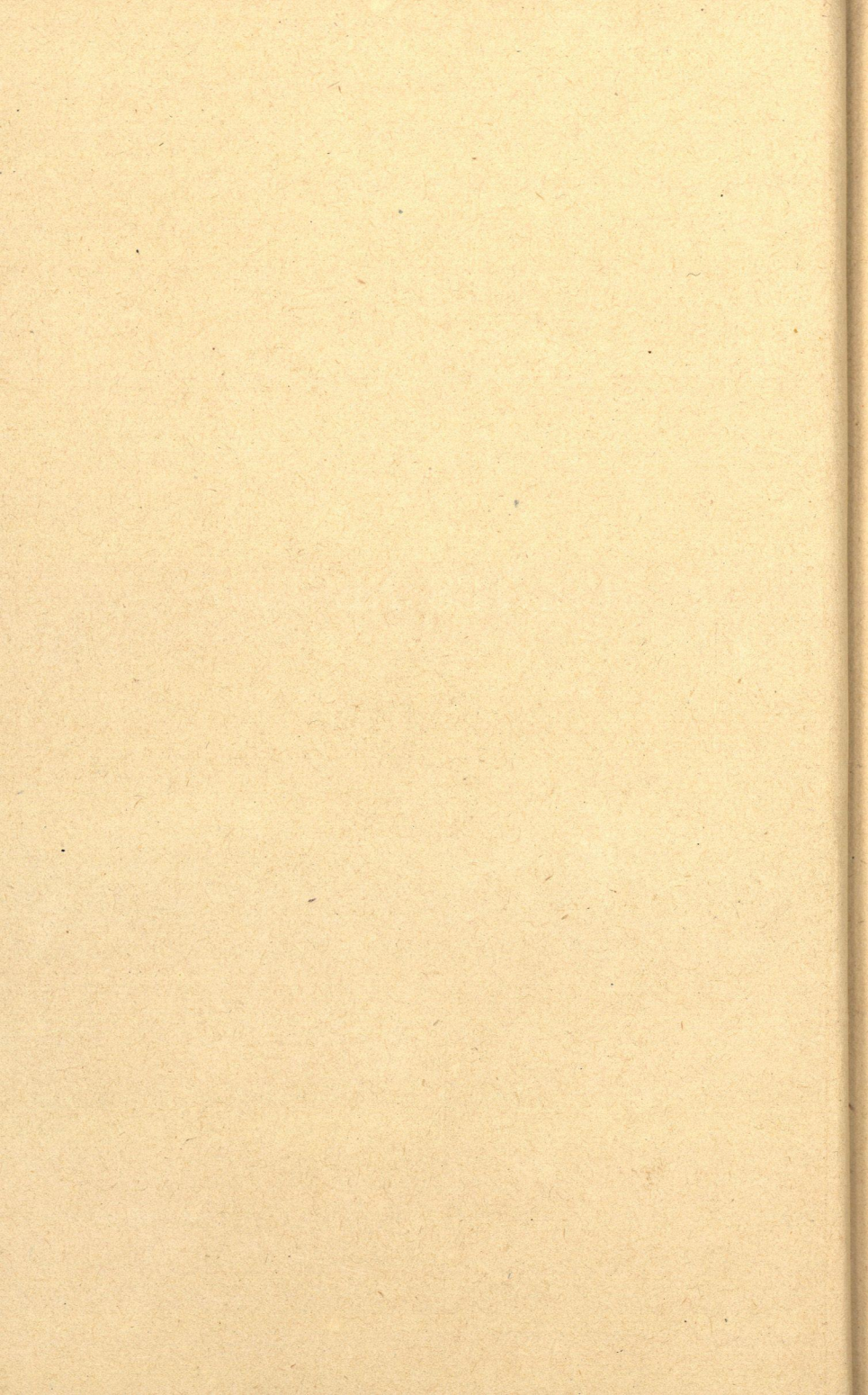


CONTES NÈGRES

(10^e série.)

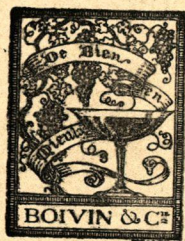


G. HAURIGOT

CONTES NÈGRES

SOUVENIRS DE LA GUYANE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE CARREY



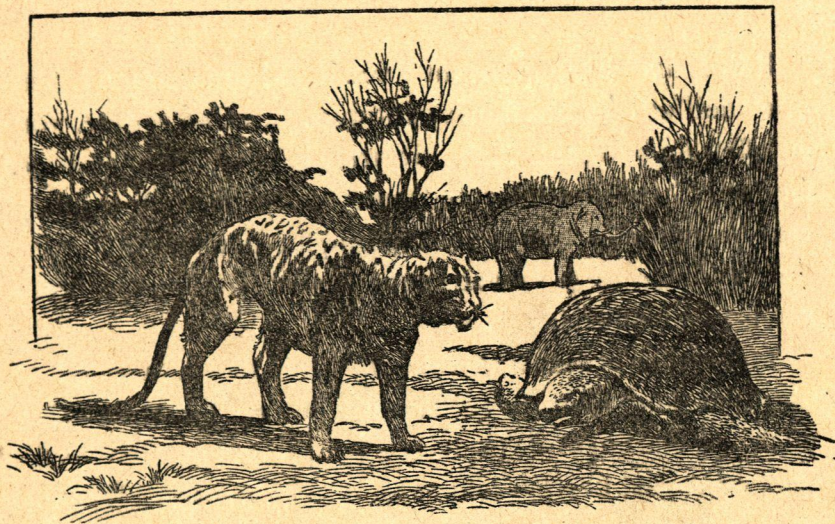
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

3 ET 5, RUE PALATINE (VI^e)

Tous droits réservés





A MADAME G. H.

CONTES A DORMIR DEBOUT

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

Vous me demandez, chère amie, ce que j'ai rapporté de cette affreuse Guyane pour laquelle je partis, malgré vos sages conseils, quatre ans déjà passés. Est-ce seulement cette fièvre bizarre dont les visites inattendues viennent parfois vous inquiéter? Sont-ce uniquement ces petits oiseaux habillés de pourpre et de rubis qui « font si bien sur les chapeaux » ou ces petits cailloux d'or « si jolis une fois montés en bracelet »? N'ai-je pas recueilli encore, en piroquant de Cayenne à l'îlot d'Apatou, quelques-uns de ces contes naïfs que vous vous plaisez, affectueuse et indulgente, à m'entendre redire?

Hélas, ma chère, pensant à vous, j'ai bien songé à faire une cueillette de ces fleurs exotiques pour, au retour, vous en offrir un bouquet. Mais, de vrai, la tâche ne m'était pas facile. Et, laissant de côté toute figure de rhétorique, je vais en quelques lignes vous expliquer pourquoi.

Les contes de la Guyane sont à peu près impossibles à rendre en français.

Non qu'ils présentent des difficultés de traduction ! Ce n'est pas cela, bien qu'on emploie sur les bords de l'Oyapock, du Maroni et de la rivière de Cayenne une langue des plus étranges. Les personnes qui s'imaginent que les noirs de nos colonies parlent le langage dont on trouve dans les livres des échantillons comme celui-ci : « petite négresse dire à petit blanc li aimer li de tout son cœur » se trompent du tout au tout. Vous pourrez en juger par les phrases suivantes, que je choisis à dessein banales et tout à fait courantes dans les rues de Cayenne :

— Comment ou fika ? — Mô bien mossô.

— Côté ou pagara fika ? — Oho !

— Sizé. — Guiokoti. — Kaouka. — Li soucou Kaba.

— Mô maman ! mé gendames cabrit Ka vini !

— Baille mô mossô di l'eau sèque, souplé.

Je défie bien nos plus distingués polyglottes de deviner que cela veut dire :

— Comment vous portez-vous ? — Assez bien.

— Où est votre panier ? — Je ne sais pas. — Asseyez-vous.

— Baissez-vous. — Taisez-vous. — Il fait sombre déjà.

— Mon Dieu ! voilà les gardes de police qui viennent !

— Donnez-moi un peu d'eau pure, s'il vous plait.

Vous voyez que le créole cayennais, composé de mots

indiens, portugais, hollandais, anglais, et même français, mais d'un français plus que corrompu, pourri, constitue une véritable langue étrangère. On s'y fait vite cependant, et, encore un coup, là n'est pas la difficulté.

Elle provient à la fois du fond même des histoires, des sujets traités, et de la forme qu'on leur donne, ou pour être plus exact, de la manière dont les nègres racontent.

D'abord, ils miment leurs récits autant, au moins, qu'ils les disent, et voilà un avantage dont l'écrivain se trouve tout de suite privé.

Puis, ils les entrecourent d'interminables chansons que l'auditoire répète ou accompagne : second détail de mise en scène que ne peut reproduire le livre, même imparfaitement, car la... naïveté de ces chants dépasse les bornes permises et les rend intraduisibles. Vous en trouverez un spécimen dans mon conte intitulé *Comment capitaine Coq gagna ses éperons et son plumet*.

Enfin, le narrateur nègre ne se lasse jamais des onomatopées, ou mieux il ne saurait s'en passer, et il en émaille son récit avec une profusion dont on ne peut se faire une idée quand on ne l'a pas entendu soi-même. Voici, par exemple (en accentuant un peu pour mieux me faire comprendre), comment il parlera : « Le chasseur arma son fusil : tic tac ; il tira : pan ! et le gibier tomba de l'arbre à terre : pouf !... Tous les autres oiseaux s'envolèrent en faisant coui, coui, coui, coui, coui, coui, et un crapaud effrayé se dirigea par bonds pressés vers la mare : Kialam, Kialam, Kialam !... A ce moment on entendit sur la route le galop d'un cheval : blocoto, blocoto, blocoto », etc.

Vous voyez combien de pareilles répétitions seraient fatigantes en français. Il n'y faut pas songer.

Quant aux sujets, ils ne présentent d'intérêt, en général, que pour les propres habitants du pays.

Comme le sage n'avance rien qu'il ne prouve, je vais, autant que faire se peut, appuyer mon dire par des citations. Voici deux sujets de contes guyanais.

Un tigre fort maigre rencontre une tortue très grasse. — Bonjour, commère, comme vous voilà bien portante ! Où donc trouvez-vous à faire bonne chère ? moi je n'ai plus rien à manger !... Après bien des hésitations, la tortue consent à révéler au tigre son secret. Elle l'emmènera même avec elle, s'il veut s'engager à se conduire raisonnablement et à ne pas porter la patte sur les objets qu'elle lui interdira de toucher. Chose convenue, et les voilà partis. Or, savez-vous quelle était la salle à manger de la tortue ? c'était le ventre de l'éléphant du roi !... Nos deux compagnons s'introduisent dans cet *intérieur*. La gloutonnerie du tigre lui fait oublier ses promesses, et il commet toutes sortes de sottises dont le détail, en français, serait au moins fatigant. Le pire est de manger le cœur de l'énorme pachyderme. Que voudriez-vous que fit l'éléphant ? qu'il mourût !... et c'est à quoi il ne manque pas.

Un tigre a guerre avec un lamantin. Les deux adversaires se livrent de fréquentes batailles avec des chances diverses de succès. Un jour, dans un combat décisif, l'hôte des forêts est vaincu par l'habitant des mers. Le cétacé triomphant lui inflige un supplice horrible. Il lui ouvre le ventre, le vide entièrement, le remplit de sable, le recoud des pieds à la tête, puis le renvoie chez lui dans cet état

lamentable et humiliant. Au retour du tigre, toute sa famille lui trouve un air étrange. Je le crois bien, on serait gêné à moins ! On tourne autour de la pauvre bête en se demandant : mais qu'est-ce qu'il a donc de changé?... Subitement la couture faite par le lamantin se rompt sur un point, tout le sable dont le tigre était rempli s'écoule : il ne reste plus bientôt qu'une peau vide et flasque.

Il n'est pas facile, croyez-le bien, de faire que ces aventures bizarres deviennent plaisantes à parcourir quand elles passent dans notre langue. J'aurai du moins tenté l'entreprise au moyen d'une artificieuse combinaison. Conservant parfois le fond d'un conte nègre, en d'autres endroits prenant pour texte un simple proverbe cayennais, j'ai revêtu les uns et les autres d'un habit taillé à ma fantaisie et propre, je crois, à me permettre d'atteindre un double résultat : faire une œuvre personnelle — rendre ces récits exotiques présentables à des lecteurs français.

En ce qui concerne les petits, mon ambition n'est point déçue si je m'en rapporte au bon rire par lequel Paulette accueille les disputes de M. Tigre et de Mme Tortue. Pour vous, le volume dont je vous prie d'agréer l'hommage suffira à vous donner une idée de la *littérature* orale des grands bois. C'est tout ce que je me proposais en l'écrivant à deux mille lieues de Paris, bien loin de vous par les yeux, tout près de vous par le cœur.

G. H.

LES

MÉSAVENTURES D'UN TIGRE

Les deux personnages dont les faits et gestes défraient le plus souvent les récits des conteurs Guyanais sont le Tigre et la Tortue. Leur histoire, avec ses nombreuses péripéties, forme un véritable cycle : à eux donc l'honneur de défiler les premiers dans la revue que je vais passer pour mes jeunes lecteurs.

Mais avant de retracer leurs aventures, la conscience littéraire — il en faut montrer même dans les œuvres les plus humbles — me fait un devoir de dégager ma responsabilité au sujet du caractère attribué en ces récits à nos intéressants personnages. Il est, en effet, de nature à choquer les idées reçues en France sur les héros de ces contes. Aussi tenais-je à prévenir mon public que, ce caractère, ce n'est pas moi qui le crée : je me contente de le reproduire tel que je l'ai trouvé invariablement dépeint dans la légende créole.

Le Tigre, pour parler de lui seulement, le Tigre, qui inspire une si profonde terreur sur les bords du Gange et de l'Indus, est beaucoup moins redouté entre les rives de l'Oyapock et du Maroni.

A la vérité, l'animal auquel on donne, en ces derniers parages, le nom de Tigre, n'est pas du tout le redoutable félin des jungles du Bengale.

Jaguar, ou cougouar, il a bien quelques liens de parenté éloignée avec le despote asiatique ; mais ce dernier le reconnaîtrait tout au plus pour un petit cousin et refuserait de l'appeler frère.

Ce n'est pas qu'il n'étrangle fort proprement, à l'occasion, une biche, une vache, ou toute autre bête sans défense. Parfois même il cause parmi les troupeaux du pays de déplorables ravages, et l'annuaire de Cayenne enregistre à certaines dates des mentions qui donnent à réfléchir.

Mais les seuls animaux pâtissent de la dent ou de la griffe du carnassier guyanais. L'homme le méprise comme ennemi personnel, et le tue avec une extrême facilité. Souvent il le chasse avec des chiens, comme un simple lièvre. Le tigre fuit devant les aboiements de ses ennemis, et, serré de près, finit par se réfugier sur un arbre. Le chasseur arrive sans se presser, et l'occit sans péril. C'est en Guyane seulement, je pense, que l'on peut ainsi tirer des tigres branchés.

Je ne sais si la chose se passe aussi fréquemment qu'on me l'a dit. Quoi qu'il en soit, le fait certain, c'est que les récits du pays représentent invariablement le tigre comme un être lâche et stupide. Dans les scènes de la fable créole, il joue, avec l'autorité donnée par une longue possession d'état, les rôles d'imbécile, de couard, de personnage à berner.

Tigre cheminait, un jour, solitaire et triste. Solitaire, car la compagnie des méchants est peu recherchée. Triste, parce qu'il venait de se voir dépossédé, de la façon

la plus inattendue, d'une maison de campagne bâtie à frais communs par Singe et par lui.

Tigre et Singe s'étaient associés pour construire de compte à demi, et à l'insu de leurs familles, une habitation de plaisance où ils iraient le dimanche faire de mauvais coups.

La case terminée, grande dispute entre ces deux francs vauriens pour savoir qui en prendrait le premier possession. Car ni l'un ni l'autre n'entendait cohabiter avec son compagnon.

Ne pouvant tomber d'accord, ils avaient appelé comme arbitre madame la Tortue, personne renommée pour sa grande sagesse et sa finesse extrême. Telles, de nos jours, la France et la Hollande se contestant la propriété du territoire de l'Awa, ont remis à une grande puissance du Nord le soin de trancher le différend.

La dame à carapace était venue, avait chaussé, avec peine comme toujours, ses lunettes sur son nez, puis, toutes les pièces du litige examinées minutieusement, avait déclaré de sa voix de clarinette que la possession exclusive du logis reviendrait huit jours à l'un, huit jours à l'autre.

Sur le point de savoir quel serait le premier occupant, Tortue n'avait pas hésité une seconde : sa vieille animosité contre Tigre lui avait fait accorder la préférence à Singe.

Après ce beau jugement qui ne rappelait que de très loin celui de Salomon, elle avait demandé une grosse somme pour sa peine, tiré sa révérence, et repris cahin-caha le chemin de sa cabane.

Fort de la sentence rendue, maître Singe s'était installé. Mais sa période venait de prendre fin, et compère

Tigre, sans perdre une minute, s'était rendu dare-dare sur les lieux afin de remplacer le compagnon.

Jugez de sa surprise et de sa colère, quand il avait trouvé la case occupée non par le macaque, mais par un vieux nègre barbu qui, sans doute, avait chassé, tué peut-être, le premier habitant du logis. Eternelle histoire des fondateurs et des conquérants !...

Cet usurpateur, dès l'apparition de Tigre au bout de l'avenue, s'était armé d'un fusil et avait couché en joue le nouvel arrivant.

Celui-ci, peu désireux d'engager une bataille incertaine, avait détalé au plus vite, exaspéré, furieux, et trouvant à peine un léger soulagement à sa douleur dans cette réflexion que lui inspirait la fin probable de Singe : « C'est bien fait ! voilà ce qui arrive quand on veut passer avant moi ! »

Brave cœur, va !... il était de ceux qui pensent qu'il faut tuer les gens pour leur apprendre à vivre.

Macaque, comme vous le savez déjà, a plus d'un tour dans son sac. Je ne vous surprendrai donc pas outre mesure en vous disant que c'est lui-même qui, affublé d'un pantalon de toile bleue et d'un panama volés à l'habitation¹ voisine, avait joué le personnage du vieux nègre. Le fusil que Tigre, dans sa frayeur, avait cru distinguer entre ses pattes, était une simple canne à sucre arrachée à un champ des environs. (Car à l'époque lointaine où se passent ces choses, on voyait encore en Guyane française quelques terres cultivées.)

1. Aux colonies, le terme général d'*habitation* désigne toute maison des champs, toute exploitation rurale. On ne dit pas : « Je vais à la campagne », mais « je vais à l'habitation ».



Un vieux nègre l'avait couché en joue.

Et pendant que Tigre s'en allait grommelant, pestant, et se jurant de tirer vengeance du premier animal rencontré, — pourvu du moins que ce ne fût pas un tamanoir¹, — Macaque riait si fort en se roulant par terre, qu'il en fit sauter les boutons du pantalon volé.

La Providence, qui a parfois des distractions dont les méchants bénéficient, sembla d'abord vouloir donner à Tigre une prompte satisfaction.

Cette même après-dîner, un jeune cabri, plein de malice, s'en allait, tout joyeux, en quête de distractions.

Il sautait gaiement de rocher en rocher, s'arrêtait pour se mirer quand il rencontrait une flaque d'eau, puis secouait sa tête mutine, et repartait d'un bond plus alerte.

Bondir n'est pas un crime, surtout pour un cabri, qui n'a rien de commun, je le pense du moins, avec un membre d'une grave assemblée. Pour ma part, j'adore voir un gracieux petit animal prendreses ébats, qu'il s'agisse d'un cabri véritable, ou d'un de ces chevreaux déchainés qui répondent au nom de Jacques ou de Pierre, chevreaux à museau rose et boucles blondes, que parfois leur espièglerie même nous rend plus chers.

Non, certes, bondir n'est pas un crime. Mais, quand, de saut en saut, on s'éloigne du toit maternel, oublieux des sages conseils que l'on a reçus, on commet une désobéissance, une imprudence grave, et il en peut résulter des conséquences extrêmement fâcheuses.

— Surtout, mon enfant, demeure aux environs, avait

1. *Tamanoir*, énorme édenté, du genre fourmilier. Armé de quatre ongles aux pattes de derrière, il s'en sert avec une vigueur terrible quand on l'attaque, et ces armes naturelles font des blessures affreuses. Buffon a dit : « le jaguar n'a pas de plus cruel ennemi que le tamanoir. »

dit la mère Cabri en voyant partir son fils. Les chemins ne sont pas sûrs !

Mais bast ! le fils allait toujours... Il allait, content de lui-même, le beau garçon, car il était jeune, d'humeur indépendante, et même, je crois, un peu frotté de littérature. Que faut-il de plus ?

— Les chemins ne sont pas sûrs !... Voilà bien, pensait notre étourdi, de ces craintes exagérées dont ne peuvent décidément pas se garder les parents !... La brise tourmente les bambous qui se balancent les uns contre les autres avec des craquements tristes comme des plaintes ; mais pour qui connaît ce bruit, il n'a rien de sinistre. Le soleil, qui descend à l'horizon, découpe sur le sol l'ombre des feuillages dentelés, et les chevelures frissonnantes des palmistes se tordent, pareilles à de monstrueux scolopendres ; mais des feuilles, après tout, sont toujours des feuilles, et n'ont pas de dents pour mordre. Les chemins ne sont pas sûrs !... ne dirait-on pas, en vérité, qu'il n'est pas possible de faire un pas sans rencontrer Titi... Tihi-higre !...

Ici un désarroi complet se produisit dans les pensées de Cabri.

Malédiction !... Juste au moment où il songeait à Tigre, voilà que la bête sanguinaire et vorace se dressait devant lui.

Ramassée sur ses pattes basses, battant de la queue son long corps fauve moucheté de noir — (car le tigre Guyanais n'est pas rayé comme son grand frère d'Asie), la dupe de Macaque paraissait prête à bondir sur sa proie sans défense.

Le pauvre Cabri fermait les yeux pour ne pas voir l'hor-

rible bête. Il serait mort de frayeur, si la situation eût duré quelques secondes de plus, car il croyait déjà sentir dans ses chairs les griffes acérées du dévorant.

Aussi, quelle joyeuse surprise il éprouva, quand il entendit celui-ci lui adresser la parole !...



Si quelque lecteur partage cet étonnement, je lui dirai que le tigre dont il s'agit dans mon histoire était à peu près du même âge que le chevreau, et encore inexpérimenté, vu sa jeunesse, aux affaires d'égorgeant. Il ne possédait pas le secret de ce coup de gueule rapide et mortel comme la foudre qui fait la réputation des membres de sa famille, et n'avait encore commis que des meurtres assez rares.

« Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ! »

Peut-être aussi le bandit en herbe n'avait-il pas depuis assez longtemps achevé son *quimbé-cœur*, collation nationale dont tous les habitants de la Guyane, qui ne dinent

qu'à partir de huit heures du soir, coupent quotidiennement l'après-midi ¹.

Bref, pour un motif ou pour un autre, il ne crut pas devoir étrangler sans délai le cabri, le réservant sans doute, dans sa pensée, pour son repas nocturne. Il fallait seulement ne pas perdre de vue ce souper aux pattes agiles.

— Bonjour, neveu ², dit-il de sa voix la plus aimable qui rappelait le grincement d'une poulie mal graissée. Comme te voilà gentil !... Veux-tu faire un tour de promenade avec moi ?

— Maman m'a recommandé de rentrer de bonne heure, et je ne voudrais pas y manquer, répondit le chevreau, qui se disait, mais un peu tard, que l'obéissance a du bon.

— Allons donc ! mon cher, pour une fois que tu enfreindras les ordres de ta mère, ce ne sera pas un bien grand crime. Si l'on écoutait les parents, on ne s'amuserait jamais. Viens !

Le pauvre Cabri, comme bien vous pensez, eût volontiers faussé compagnie à ce rôdeur de grands chemins. Mais il craignit que sa résistance n'avançât l'heure d'un dénouement auquel il ne trouvait rien d'agréable.

— Comme il vous plaira, seigneur ! fit-il avec résignation.

— Seigneur !... s'exclama Tigre. Quitte avec moi, je te prie, ce ton cérémonieux. Appelle-moi « mon oncle », et marchons côte à côte.

Les voilà donc trotinant de compagnie.

A voir le soin avec lequel Cabri évitait de se trouver trop

1. On donne aussi ce nom au premier repas du matin. La traduction littérale est *tient-cœur*.

2. Dans les contes guyanais, Tigre est l'oncle de tous les animaux.

proche de son compagnon, on eût dit un pot de terre, instruit par l'expérience, voyageant de conserve avec le pot de fer.

Où allèrent-ils ? quel fut le sujet de leur conversation ?... Ces points, hélas ! resteront éternellement obscurs dans l'histoire, comme tant d'autres d'ailleurs. Quel homme fut le « Masque de fer », qui, au surplus, portait un masque de velours ?... L'enfant qui mourut au Temple le 20 prairial an III (8 juin 1795), était-il réellement Louis-Charles de France ? ou bien le cordonnier Simon, gagné par des émissaires du prince de Condé, a-t-il favorisé l'évasion du fils de Marie-Antoinette, qui serait devenu Naündorff, Richemont, ou tout autre ?... Questions toujours pendantes, comme celle des propos qu'échangèrent nos deux nigauds, et des lieux qu'ils visitèrent ; car de cette aventure Tigre ne parle pas volontiers, et quant au chevreau, il déclare que, préoccupé d'une pensée unique en cette dramatique conjoncture, il n'a gardé qu'un souvenir confus des détails de la journée.

Il déclare ?... le tigre ne le croqua donc point comme il le méritait pour sa désobéissance ?... Sans plus d'ambages, voici comment finit son équipée.

La nuit était venue. Non pas une de ces nuits ineffablement blondes dont la Guyane s'enorgueillit, où la lune inonde de clarté bleue les profondeurs du firmament et la face frémissante de la terre, mais une nuit que seuls faisaient moins brune les prunelles d'or des clignotantes étoiles. On y voyait devant soi juste à la longueur du nez de M. Machin.

Les deux compagnons, parvenus au bord de la mer qui

commençait à monter, grimpèrent sur deux roches voisines l'une de l'autre, d'où ils dominaient les flots jaunes.

Pour Tigre, le moment était venu de souper, d'autant plus que la brise marine aiguissait agréablement son appétit. Il se préparait donc à bondir sur Cabri et à lui ouvrir la gorge d'un coup de patte, quand ses oreilles furent frappées par un bruit étrange.

Tel, du moins, à cause de son ignorance, lui parut ce bruit ; mais il avait en réalité une cause fort simple : Cabri ruminait.

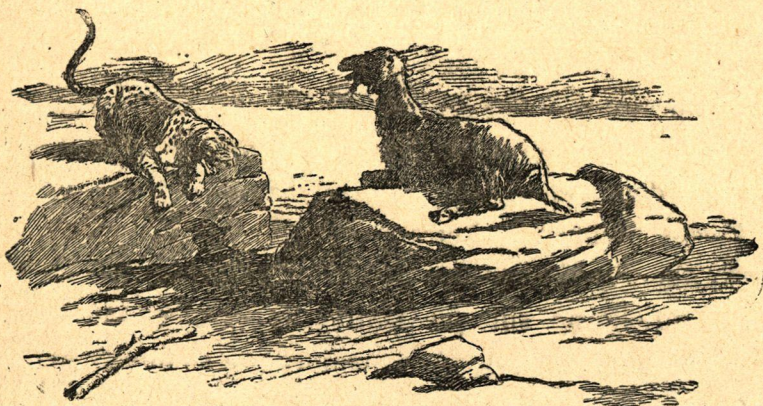
Les chevreaux, mes petits amis, comme les moutons que vous voyez dans la campagne, comme les chameaux et les girafes que vous avez admirés au Jardin des Plantes, appartiennent à l'ordre des *ruminants*. Les animaux de cette espèce tirent leur nom de la singulière faculté qu'ils ont de *ruminer*, c'est-à-dire de faire revenir dans leur bouche et de mâcher une seconde fois les aliments qu'ils ont avalés quelques heures auparavant. Pourvus de quatre estomacs, pas un de moins, ils accumulent dans le premier, qui est le plus vaste et qu'on appelle *panse*, une quantité d'herbes à peine écrasées au passage. Puis, quand ils ont faim, ou simplement quand ils s'ennuient et veulent se distraire, ils ramènent sous leurs dents tout ou partie de cette réserve, et recommencent à la broyer.

C'est ce que faisait notre cabri.

Cette mastication s'accomplit par un mouvement circulaire des mâchoires qu'accompagne un bruit bien connu et facile à observer.

Tigre cependant ne le connaissait pas, et, en l'entendant, il était fort intrigué.

Il se rendait bien compte que le chevreau mâchait quelque chose, mais renonçait à deviner ce que l'on pouvait trouver à manger sur une roche parfaitement nue, et surtout pourquoi l'opération produisait un pareil tapage.



— Eh ! neveu, que diable fais-tu là ? interrogea-t-il.

Le chevreau, doué d'un esprit très alerte, comprit d'un seul coup dans quelle perplexité il plongeait, sans y songer, le redoutable mais stupide compagnon, et quel parti il pouvait tirer de son ignorance.

— Moi ? répondit-il en enflant sa voix autant que faire se pouvait ; moi ? j'ai faim, et je croque quelques cailloux que j'ai rencontrés là.

— Des cailloux ! s'écria Tigre. Tu as donc de terribles dents ?

— Peuh !... comme tu l'entends.

— Par ma queue ! se dit le tigre, j'allais faire une jolie sottise en m'attaquant à ce gaillard-là. S'il mange si facilement les rochers, il entamerait sans peine ma peau qui est si gracieusement mouchetée... Bonsoir, neveu, reprit-il

tout haut. L'air de la nuit devient humide, et j'ai les poumons délicats. A une autre fois!

Et il regagna sa tanière.

En le voyant disparaître, le cabri poussa un soupir de soulagement comme si on lui eût enlevé de la poitrine la roche sur laquelle il était étendu.

Il y resta jusqu'au jour.

Et alors, à la clarté protectrice du soleil, ennemi des malfaiteurs, au milieu des bonnes gens qui se rendaient au dégrad¹ de Cayenne, il alla retrouver sa famille.

Certes, il méritait d'être puni sévèrement. Mais la bonne M^{me} Cabri fut si heureuse de revoir ce fils qu'elle pleurait déjà, qu'elle ne sut que frotter doucement son museau contre le sien, ce qui est la manière de s'embrasser de la famille.

Le jeune imprudent fit d'ailleurs une maladie grave, causée par l'immense frayeur qu'il avait eue. Pour arriver à sa guérison, qui n'a jamais été bien complète, car il a gardé dans l'allure quelque chose de brusque et de nerveux, — il dut avaler une quantité de drogues d'un goût nauséabond ordonnées par un vieux bouc des plus savants. Comme vous voyez, il est revenu de loin.

On peut se tirer d'un danger avec du sang-froid et de la présence d'esprit, pilotes qui nous préservent parfois des naufrages. Mais le mieux est que les chevreaux ne cherchent point les aventures, car plus d'un y périt, victime de ses téméraires désobéissances.

1. En Guyane, on appelle *dégrad* (*de grabus*) tout endroit où l'on s'embarque. A Cayenne, ce mot désigne spécialement le marché, situé près de la place où accostent les pirogues qui apportent des provisions.

COMMENT CAPITAINE COQ GAGNA SES ÉPERONS ET SON PLUMET

Tigre, un jour, donnait un grand repas.

Il y a de cela belle lurette, car c'était avant l'apparition de l'homme sur la terre.

Tigre, à cette époque, exerçait dans les forêts de la Guyane un pouvoir incontesté.

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ».

dit un vers célèbre.

Or, brave, batailleur, armé de puissantes mâchoires et de griffes acérées, notre félin se tirait avec bonheur des nombreuses batailles qu'il engageait.

De tous les animaux qu'il avait provoqués, les uns étaient morts et ne se plaignaient pas, les autres reconnaissaient en lui un maître contre lequel il ne faisait pas bon lever l'étendard de la révolte. Chacun courbait la tête, chacun lui payait tribut. Bref, c'était pour lui la monarchie absolue, avec ses gloires triomphales, ses richesses inépuisables, ses jouissances sans cesse renouvelées.

Depuis, ce prince jadis si heureux, si puissant, est tombé, par sa faute, dans un état fort misérable. Les flagorneries, les adulations ont obscurci la lucidité de son intelligence jadis prompte aux hardies entreprises, la paresse a émoussé

son courage, et autant on le redoutait autrefois, autant aujourd'hui on en fait peu de cas. Ceux qui ne le méprisent pas ouvertement se moquent de lui de façon fort agréable.

Et ce n'est pas du tigre seulement que ces quelques lignes contiennent l'histoire!... Mais revenons à notre récit.

Donc, notre monarque donnait un dîner royal, auquel il avait convié le ban et l'arrière-ban des dignitaires de sa cour : maïpouris ¹, tamanoirs, moutons paresseux, aigles indigènes, boas, caïmans, serpents à sonnettes, tous avaient répondu à l'appel, trop heureux d'approcher le maître en un jour de liesse, et chacun d'eux, pour augmenter l'éclat de la fête, s'était fait accompagner d'une suite nombreuse. Ah! c'était un beau spectacle, messeigneurs!

Vous pensez si, pour nourrir tant de personnages de grande vie, doués d'un estomac aux digestions rapides, il fallait des provisions et des victuailles!... Un immense abatis était la salle de festin. La table, c'était le sol lui-même. Et si l'on ne voyait s'y étaler aucune des friandises qui vous sont chères, mes petits amis, s'il n'y avait là ni crème au chocolat, ni œufs à la neige, ni pâtisseries, ni confitures, en revanche d'énormes monceaux de viande saignante s'entassaient devant chaque convive.

On commença. Tous s'escrimaient des mandibules ou du bec, des griffes ou des serres. Crrr, crrr!...gnac, gnac!... miam, miam!... on entendait un bruit horrible d'os broyés sous les dents, de chairs qui se déchiraient comme des étoffes.

Tigre, à lui seul, dévorait plus que quatre de ses dîneurs ordinaires. D'abord parce qu'il s'appelait Tigre; ensuite

1. *Maïpouri*, nom indien du tapir.

parce que, à son avis, le meilleur moyen pour un amphitryon de pousser ses hôtes à bien faire est de leur prêcher d'exemple.

S'il faut tout dire, et c'est le devoir de l'impartial historien, il mangeait un peu gloutonnement. Hélas ! pour être prince, on n'en est pas moins tigre !

Tout à coup il poussa un rugissement si horrible, que tous les animaux en sursautèrent de frayeur, et demeurèrent immobiles, la bouche pleine.

C'est la douleur qui avait arraché au roi cet épouvantable cri, et la cause déterminante de sa souffrance était une grosse arête de poisson subitement implantée dans sa gorge de la façon la plus malheureuse du monde.

Quand pareille aventure vous arrive, vous savez quels moyens on emploie pour vous soulager. D'abord, si la chose est possible, on essaie d'extirper délicatement l'objet qui vous blesse ; mais quand, au lieu d'un gentil bébé, c'est un coquin de tigre qui subit l'accident, la prudence la plus élémentaire conseille de ne hasarder ni main ni patte dans la gueule de la victime. Ainsi pensaient sans doute les hôtes du prince, car leur premier mouvement fut de laisser la place libre autour de lui.

En second lieu, on prie le patient d'avaler, sans la mâcher, une boulette de mie de pain, destinée à entraîner avec elle l'arête malencontreuse. — Mais il n'y avait pas de pain sur la table de Tigre, et cela pour plusieurs raisons : la première, c'est que les boulangers n'étaient pas encore inventés. La seconde... mais c'est inutile, n'est-ce pas ?

Enfin, on vous exhorte à boire un peu d'eau fraîche. — Mais il n'y avait pas d'eau non plus.

Du moins on pouvait s'en procurer sans trop de retard, car une rivière coulait non loin de là.

Tigre, qui pouvait à peine se faire entendre, adressa des gestes éloquentes à ses amis pour les prier de courir au fleuve lui chercher un soulagement.

Ces bons amis!... S'ils avaient été bien sûrs que leur cher prince dût en mourir sans rémission, probablement aucun d'eux n'aurait bougé. Mais il pouvait en réchapper, et alors gare la griffe!... On s'arma donc de tous les couis que l'on trouva, et l'on partit en bande vers la rivière.

Le temps était pluvieux ce jour-là, ce qui mettait en gaieté les crapauds et les grenouilles, et ces estimables batraciens chantaient à tue-tête. Ah! mes enfants, quel tapage ils font à la Guyane, quand ils s'en mêlent!... Je ne crois pas qu'en aucun pays du monde il y ait une aussi grande variété de batraciens de toutes les tailles et de tous les ramage. Dans l'harmonieux concert où leurs voix formaient la basse, les soprani étaient représentés par d'autres animaux que vous ne connaissez guère : on les appelle en France cancrelats, et *ravets* aux colonies.

Ces derniers, des infiniment petits pour les nobles convives de Tigre, étaient peu familiers à ces hauts personnages, qui n'avaient jamais prêté attention à leurs chants. Telles nos Excellences et nos Altesses ignorent les mœurs du menu peuple.

Or, les ravets, cachés en grand nombre sous les herbes tout le long de la rivière, piaillaient à perdre haleine :

Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia.

Yé, yé, yé, eyé bon Guié,

Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia!



On entendait un bruit horrible d'os broyés.

A ces voix mystérieuses, sortant on ne savait d'où, à ces mots étranges dont personne n'a jamais bien su le sens, les puissants des bois s'arrêtèrent, car l'inconnu impressionne même les plus braves, et ils sentirent le frisson de la peur courir le long de leur échine.

L'un d'eux, plus lâche que les autres, tourna brusquement tête sur queue, et reprit au petit galop le chemin de l'abatis.

Les paniques étant contagieuses, aussitôt la troupe entière se débanda.

Quelques-uns revinrent auprès du malade, disant l'abord du fleuve défendu par des monstres redoutables ; mais presque tous gagnèrent les retraites obscures des forêts, souhaitant au fond du cœur de ne plus se réunir que pour porter en terre la royale victime.

Quand Tigre, qui souffrait cruellement, apprit l'insuccès de la démarche tentée, sa fureur ne connut plus de bornes. Il se roulait en d'effroyables convulsions, avec des rauquements¹ dont tremblaient les alentours, et jurait par tous les diables qu'on le lui paierait cher ; ou bien, reprenant un peu de calme, il suppliait qu'on allât lui quérir de l'eau, et assurait de mirifiques récompenses à celui qui le soulagerait. — Quand les grands ont besoin des petits, ils ne sont pas chiches de promesses² ; l'aventure finie, rarement elles se réalisent. Cette vérité n'est pas neuve, elle a même beaucoup servi déjà, mais elle peut servir encore.

Coq, suivi de son poulailler, s'était enhardi, au départ

1. Ce mot, proposé par Buffon, a été repoussé, mais à tort selon moi. — G. H.

2. Je dédie cette pensée à mon ami M... X. — G. H.

des convives, à venir picorer les miettes qui couvraient le sol.

Coq, cadet sans fortune, n'était pas à cette époque le superbe gallinacé que nous voyons aujourd'hui. Il avait le plumage grisâtre, la tête nue, les pattes désarmées. Mais déjà, sous son crâne étroit, bouillonnait l'esprit aventureux et entreprenant qui en fait le plus belliqueux habitant de nos basses-cours.

Il s'avança courageusement devant Tigre, tandis que ces dames Poules demeuraient sagement à l'écart, fit un salut des plus gracieux, et dit d'une voix claire :

— Sire, mes faibles forces ne me permettent pas de vous garantir d'avance le succès. Mais je puis, du moins, jurer de donner ma vie pour vous, s'il le faut. Que l'on me confie un coui, et je cours à la rivière. J'en reviendrai mort ou victorieux !

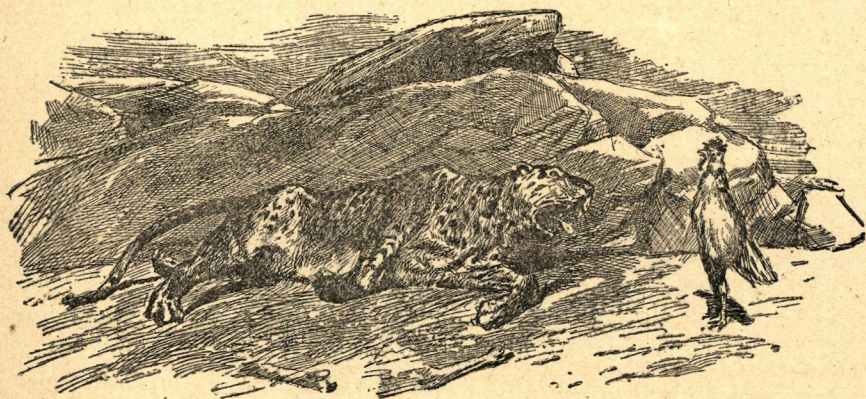
— Va, généreux oiseau, râla Tigre, en faisant de la patte droite un geste auquel, malgré ses souffrances, il sut donner une royale noblesse. Va, et si tu me rapportes de l'eau, tu peux compter sur ma reconnaissance. De l'eau, de l'eau!... mon royaume pour un peu d'eau!...

Coq partit, suivi des Poules, qui auraient bien voulu essayer de le retenir, mais qui n'osèrent pas s'y hasarder, car elles le savaient obstiné et violent.

Remarquez, je vous prie, qu'en tenant le langage rapporté plus haut, notre volatile préhistorique avait montré un très grand courage. Il allait, en effet, au-devant du danger sans savoir autre chose que l'existence même de ce danger. Il s'attendait à rencontrer quelque ennemi redoutable, et il marchait bravement au-devant de lui, comptant

sur les ressources de son imagination pour triompher de tous les obstacles. La seule pensée qui le chagrînât était l'impossibilité où il se trouvait, vu son ignorance complète des périls prochains, de combiner d'avance un plan de défense ou d'attaque.

Chemin faisant, tout en songeant à ces choses, et à d'autres encore, il lissait, à petits coups de bec, les plumes de



ses ailes ; car, se disait-il à lui-même, si je dois mourir, au moins je veux laisser de moi le souvenir d'un oiseau propre et bien fait de sa personne.

Arrivé au bord de la rivière, il regarda et ne vit rien.

Il écouta, et entendit le chant monotone qui continuait :

Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia ;

Yé, yé, yé, éyé bon Guié ;

Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia !

Coq ne pouvait en croire ses oreilles. Car il savait, lui, de quels méprisables adversaires émanaient ces piailleries, et il imaginait difficilement qu'une si sottre espèce eût mis en fuite de puissants seigneurs.

Cependant les ravets poursuivaient toujours :

Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia ;
 Yé, yé, yé, éyé bon Guié ;
 Yé, yé, yé, Kialam ou sa ia !...

Quand notre aventurier fut sûr du genre d'ennemis auquel il avait affaire, il poussa un éclat de rire strident, qui fut répété, mais avec plus de modestie, par mesdames Poules.

Pour vous expliquer en deux mots cette joie immodérée, je vous dirai que les ravets constituent un mets dont toute la famille Coq se montre extrêmement friande. Le fait est tellement connu qu'il a passé en proverbe, et l'on dit aux Antilles comme en Guyanne : *ravett pas jamé tini¹ réson divant poules*, les ravets n'ont jamais raison devant les poules.

La gent emplumée se précipita donc avec des gloussements joyeux, fouillant avidement les touffes d'herbes. Les ravets s'en échappaient de tous côtés, mais n'allaient pas bien loin : pic ! un coup de bec, paf ! un coup de patte. Et pic, et paf, et paf, et pic, ce fut un massacre dont bien peu réchappèrent. (Assez cependant pour que la race se soit perpétuée hélas ! et exerce de déplorables ravages, — l'auteur en a fait la douloureuse expérience ! — dans les armoires coloniales.)

L'hécatombe terminée, Coq emplit d'eau un grand coui, et, avec d'infinies précautions, aidé de ses poules, le porta au roi.

Celui-ci but avec avidité, le courant entraîna l'arête, le monarque se trouva du même coup soulagé et guéri.

1. En Guyane, *gain* au lieu de *tini*.

On m'a dit, et j'ai lu souvent, que l'ingratitude est devenue vertu royale. Voire !... je n'en sais rien, et ce n'est pas, heureusement, mon affaire. Mais les princes de ces temps éloignés tenaient toujours leurs promesses, et le premier usage que Tigre fit de la parole entièrement recouvrée fut de demander à Coq ce qu'il désirait pour sa récompense.

Les courtisans présents à la scène crurent qu'il allait réclamer des dons magnifiques. A leur grande surprise, il se contenta de prier le roi de vouloir bien, par la baguette de son magicien ordinaire, lui donner les belles plumes jaunes et rouges, la crête écarlate, les ergots pointus dont nous le voyons aujourd'hui paré, et qui le font ressembler à un général de Sa Majesté Britannique.

C'est ainsi que capitaine Coq gagna ses éperons et son plumet.

Il savait bien ce qu'il faisait, cet ancêtre des modernes cocoricos ! il devinait le prestige et la séduction qu'exercerait un jour dans le monde un brillant uniforme.

Et ses pressentiments ne le trompaient pas, comme vous savez : le coq, dans la suite des temps, est devenu un volatile plusieurs fois historique, l'égal de l'aigle, maître des airs. Les Grecs et les Romains l'avaient consacré à Mars. Nos pères les Gaulois, ces guerriers qui craignaient seulement la chute du ciel, l'avaient pris pour enseigne... disent certains auteurs ; d'autres, il est vrai, soutiennent le contraire : allez donc y voir !

Pour moi, si j'étais tenu de me prononcer, je ne pourrais que dire comme Philoxène : Que l'on me ramène en Guyane !

De nos jours, un pacifique roi des Français, — peuple dont la tendance à prendre des images pour des réalités est universellement reconnue, — eut l'idée ingénieuse de choisir le coq belliqueux comme emblème de son gouvernement. C'était un roi de beaucoup d'esprit.

LE BLANC,
L'INDIEN ET LE NÈGRE

Il était une fois, — il y a de cela longtemps, longtemps ! — il était une fois trois hommes et trois femmes qui formaient une même famille.

Ils étaient de haute taille, bien faits, avec de beaux cheveux lisses, mais ils étaient tout noirs.

Ils ne songeaient pas à se plaindre de leur couleur, parce qu'ils ne connaissaient personne qui en eût une autre.

Jamais il ne s'élevait de dispute entre ces braves gens et leurs voisins, car ils n'avaient pas de voisins, étant les seuls habitants humains de la terre.

Cela vous paraîtra invraisemblable, mes enfants ; mais il y a eu positivement une époque où l'on ne connaissait ni les avocats, ni les savants, ni les professeurs, ni les avoués, ni les notaires, ni les juges, ni les huissiers, qui font l'ornement le plus agréable de notre société actuelle.

Jamais non plus ces êtres naïfs et bons, — ce sont les trois hommes et les trois femmes tout noirs que je veux dire, — jamais non plus, dis-je, ils ne se querellaient entre eux, car ils ne possédaient rien, ou mettaient en commun le peu qu'ils avaient. Ignorants des règles du tien et du mien, ils vivaient comme des frères.

Ils n'étaient pas allés à l'école, et ils passaient leur vie à la chasse et à la pêche ; ce qui, j'en suis certain, semblera à bien des petits garçons de ma connaissance une occupation fort agréable.

N'ayant pas de maisons (car des huttes de feuillage leur suffisaient), ils n'avaient pas de concierges, pas de domestiques, et ils ne se mettaient jamais en colère.

Enfin, chose plus extraordinaire encore, ils n'étaient jamais malades, car à cette époque, — oh ! mais il y a de cela bien longtemps, vous dis-je ! — on n'avait pas encore inventé les médecins. Et il n'y avait pas de pilules, pas de purges, pas de vomitifs, pas de vésicatoires, pas de sangsues et pas de cataplasmes.

Vous me croirez si vous voulez, malgré tout ce qui leur manquait, les trois hommes et les trois femmes tout noirs jouissaient d'une félicité parfaite dont la recette a été perdue depuis.

Un tel état de choses, vous l'admettez sans peine, ne faisait pas l'affaire du roi des Masquililis, le diable de ce temps-là.

Le roi des Masquililis était un nain difforme, au corps couvert de poils fauves, au pieds tournés en arrière, dont l'occupation favorite consistait à jouer des tours pendables aux hôtes des forêts. Voler les petits oiseaux à leurs mères, casser les œufs dans les nids, tirer la queue des chats, attacher des fagots d'épines à celle des chiens, jeter les petits chevreuils dans la rivière, avec une pierre au cou, tels étaient les plaisirs habituels de ce démon préhistorique.

On m'a assuré à Cayenne qu'il existe encore dans le fond

des grands bois. Il s'en échappe quelquefois pour enlever les petits enfants qui vont se promener tout seuls loin de leur maison, et il ne leur rend la liberté qu'après leur avoir ôté la parole.

Je racontais l'autre jour ce détail à une dame. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?... Elle m'a déclaré qu'elle voudrait bien voir enlever dans ces conditions-là sa petite fille qui, paraît-il, ne cesse de parler du matin au soir, racontant à tort et à travers tout ce qui a été dit et fait devant elle.

Cette dame assure qu'une enfant muette vaudrait mieux qu'une enfant bavarde. Je lui laisse la responsabilité de son opinion, mais comme j'aime beaucoup les petites filles, je les engage à toujours réfléchir un peu avant de parler, de peur que leurs mamans ne les fassent prendre par le Roi des Masquillilis.

Celui-ci, je l'ai déjà indiqué, n'aimait pas nos trois frères.

Très méchant, il se trouvait offusqué de leur bonheur paisible.

Très laid, il jalousait leur beauté.

Aussi résolut-il d'y mettre fin.

Il essaya d'abord de divers moyens qui ne réussirent pas, et ne firent que tourner à sa confusion. Mais un beau jour, il se frappa joyeusement le front en s'écriant : j'ai trouvé !

Ce qu'il venait de trouver c'était une maxime dont on a beaucoup fait usage depuis cette époque, sans jamais l'attribuer à son véritable auteur : « Diviser pour régner. » Le peuple romain, Louis XI, Catherine de Médicis, Machiavel,

tous gens dont il n'était pas encore question, et dont vous apprendrez un jour l'histoire, se sont beaucoup servi de ce principe, sans parvenir à l'user, et sans en soupçonner l'inventeur.

Le roi des Masquililis alla donc vers les cabanes des trois frères. Il fit en arrivant devant eux sa plus belle cabriole, et leur tint à peu près ce langage.

— Mes chers amis, j'éprouve pour vous une tendresse sans égale. Aussi veux-je vous donner une preuve irrécusable de mon affection, en vous révélant un secret dont la possession vous rendra encore plus heureux que vous ne l'êtes. Je connais, ici près, un bassin rempli d'une eau qui jouit d'une propriété singulière : elle rend blanc tout ce qui s'y plonge.

— Blanc? s'écrièrent les trois frères avec ensemble, que veut dire cela? Voilà un mot dont nous ne saisissons pas la signification.

— Il serait superflu, reprit le nain, de l'expliquer minutieusement à des êtres aussi primitifs que vous. Je vous dirai donc simplement que le blanc est la couleur du lait que vous buvez, celle des lys et des marguerites que vos compagnons cueillent parfois pour en orner leur chevelure.

(Remarquez en passant, je vous prie, qu'à cette époque où l'on ne connaissait rien, on savait déjà qu'une fleur blanche fait bien au milieu des cheveux noirs. Ce qui prouve... Mais je ne viendrais pas à bout de mon conte si je voulais tout déduire. « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. »)

— Avouez, continua le Roi des Masquililis, que le blanc est une nuance charmante?... Mais ce n'est pas tout, et ma

prescience de l'avenir me permet de vous affirmer que cette couleur prendra plus tard dans le monde une importance considérable. Le blanc deviendra, sans que jamais personne sache pourquoi, le symbole de l'innocence, de la pureté, de la candeur de l'âme. Quand les hommes, devenus plus nombreux sur la terre, se choisiront des rois, ceux-ci adopteront d'abord le blanc pour la couleur de leurs bannières, et ils nommeront Blanche les plus jolies de leurs filles.

Le noir, au contraire, le noir, votre couleur, deviendra le signe du deuil. Le mot même qui la désigne prendra les sens les plus fâcheux. Quand on voudra exprimer la mélancolie, la tristesse, c'est lui qu'on emploiera ; on dira humeur noire, noirs pressentiments, noirs soucis. S'agira-t-il de qualifier une action odieuse, perverse, atroce, c'est encore cette malheureuse nuance que l'on y emploiera : noire ingratitude, noire calomnie, noir attentat. Je le répète, personne ne pourrait donner une raison de cela, mais cela sera ainsi.

Peut-être ne comprenez-vous pas très bien tout ce que je vous raconte là. Aussi le mieux est-il de m'en croire sur parole, de suivre le conseil que je vous donne, et de vous plonger dans les eaux merveilleuses, dont je vous parle. Hâtez-vous seulement, car elles s'écoulent avec rapidité et bientôt il n'en restera plus.

Ayant ainsi parlé, le Roi des Masquillilis fit une nouvelle cabriole, disparut, et s'alla cacher près du bassin pour voir ce qui adviendrait.

Les trois frères étaient restés songeurs. Quand ils eurent réfléchi un instant, l'aîné prit la parole.

— Que vient nous raconter ce nain plein de malice !

s'écria-t-il. Je crois qu'il se moque de nous; car a-t-on jamais entendu parler de quelqu'un qui fût blanc?... Toutes ces belles promesses ne me disent rien qui vaille.

Et puis ce n'est pas une petite affaire que de changer de peau ! quant à moi, je me déclare satisfait de la mienne, et je resterai tel que je suis.

— Je ne suis pas mécontent non plus, répliqua le cadet. Cependant mon frère a peut-être parlé trop vite; peut-être faudrait-il réfléchir encore avant de dire définitivement non.

— Pour ma part, c'est tout vu, déclara le plus jeune, qui était le plus vif. La nouveauté me tente. D'ailleurs ce doit être bien joli, une peau couleur des marguerites et des lys ! Je vais me baigner.

Et il s'élança vers le bassin, entraînant sa femme avec lui.

Ils s'y plongèrent tout entiers et s'y lavèrent des pieds à la tête.

Quand ils sortirent, ils resplendissaient de beauté. L'eau merveilleuse avait donné à leur peau la blancheur du lait, à leurs joues l'incarnat délicatement nuancé des roses, à leurs yeux le bleu infini du ciel. Leur chevelure semblait d'or, et leur bouche, aux lèvres purpurines, était toute petite.

En se voyant ainsi, ils poussèrent des exclamations de joie et s'élançèrent comme s'ils avaient eu des ailes.

— Que nous avons bien fait, disaient-ils, de suivre le conseil du roi des Masquililis !...

En retournant vers leur hutte, ils rencontrèrent le deuxième frère, qui venait à petits pas, avec sa femme, se

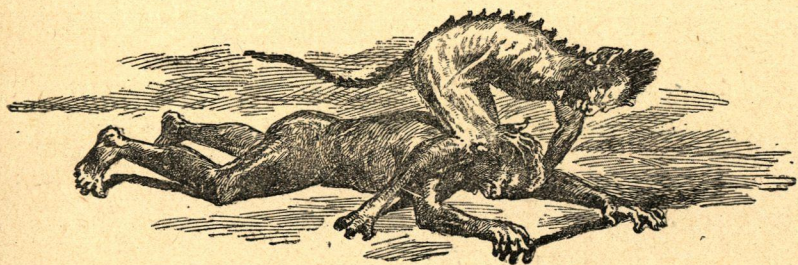


Quand ils sortirent, ils resplendissaient de beauté.

rendre compte de la manière dont les choses se passaient. Ceux-ci, à la vue des deux blancs, levèrent les bras au ciel, ce qui a été de tout temps, paraît-il, une marque d'admiration.

— Vite, vite, s'écria le mari, courons faire comme eux !

Malheureusement, l'eau fraîche avait déjà fui, il n'en restait plus qu'une petite quantité mélangée de vase.



Ils s'en frottèrent avec acharnement, mais sans obtenir les étonnants résultats qui avaient tant charmé leurs prédécesseurs. Ils ne restèrent pas noirs, mais ils ne devinrent pas blancs. Leur nuance ressemblait un peu à celle de la brique pilée : les Indiens, ou Peaux-Rouges, venaient de naître.

Quand l'ainé vit ses frères ainsi métamorphosés, il voulut, lui aussi, changer de peau. Mais hélas ! en arrivant au bassin, il n'y avait plus une goutte d'eau : seul le fond du trou paraissait encore un peu humide. Il y sauta. La plante de ses pieds et la paume de ses mains prirent une couleur un peu moins foncée, mais tout le reste de son corps demeura comme auparavant.

Revenu vers ses compagnons, ils lui semblèrent beaux tandis qu'il se trouvait laid.

Alors, bien qu'en réalité il ne dût son malheur qu'à sa propre paresse, il entra dans une fureur... noire, et se mit à injurier tout le monde.

A ce moment, un éclat de rire strident retentit derrière lui : c'était le Roi des Masquililis qui se réjouissait du succès de sa ruse.

Les hommes, il le sentait bien, étaient désormais voués au malheur, car la colère, la jalousie, l'envie venaient de faire leur apparition sur la terre, et ses habitants, jusque-là si tendrement unis, n'étaient déjà plus des frères.

A la vue de son persécuteur, le nègre, ne se contenant plus, bondit sur lui avec l'espoir de l'étrangler. Mais il n'était pas de force à lutter contre l'être diabolique.

Ce dernier fit une pirouette, et lestement évita l'homme noir, qui s'étala tout de son long sur le sol, où, du choc, son nez s'aplatit. Ses lèvres restèrent gonflées de la chute.

Sautant alors entre ses deux épaules, le nain lui prit la tête à deux mains et lui tira rudement les cheveux. Les doigts du Masquililis brûlaient comme des fers rouges : à leur contact la longue chevelure de son adversaire crépita comme sous l'action du feu, et se recroquevilla comme de la laine.

Tout cela se fit si rapidement qu'au moment même où le Blanc et l'Indien allaient se porter au secours du Noir, le nain put disparaître au milieu de deux ou trois gambades, satisfait de tout le mal qu'il avait accompli depuis le matin.

Chose curieuse, ce n'était pas seulement l'aspect extérieur des hommes qui s'était modifié. En même temps que leurs

corps changeaient, une quantité d'idées nouvelles naissaient dans leur esprit, et chacun, sans en rien dire aux autres, projetait de se séparer de ses anciens compagnons, chacun concevait à sa manière un genre d'existence différent de celui qu'ils avaient mené jusqu'alors.

Le soir de ce même jour, un bon Génie (c'est le premier dont il soit fait mention dans l'histoire), un bon Génie qui habitait un bois voisin, vint visiter les trois frères.

Eux si joyeux d'habitude, il les trouva tristes, et, voyant le changement qui s'était opéré en eux, il comprit la cause de leur tristesse sans qu'on eût besoin de la lui expliquer.

Notre bon Génie, qui était véritablement bon, aimait beaucoup les trois frères.

— Mes chers amis, leur dit-il, j'ai depuis longtemps trois présents à vous faire.

J'ai hésité jusqu'à ce jour à vous les offrir, car vous étiez si parfaitement heureux que vous n'aviez besoin de rien. Mais maintenant l'heure est venue.

Je vous donne trois biens inestimables lorsqu'on en fait un bon usage : LA RICHESSE, LA LIBERTÉ ET L'INTELLIGENCE.

A vous de les partager et de vous en servir comme vous l'entendrez.

Et maintenant, adieu, car je prévois que nous ne nous reverrons pas de sitôt.

Richesse, liberté, intelligence !...

Ces mots, qui, la veille encore, auraient paru vides de sens à nos compagnons, ils en comprenaient très bien maintenant la signification.

— Attention ! dit l'ainé. J'ai été le plus mal partagé dans l'affaire de la fontaine, et je n'entends pas qu'il en soit ainsi

cette fois. Je veux choisir le premier; et si quelqu'un s'y oppose, comme je suis le plus grand et le plus fort, je le tuerai.

Je suis moins beau que vous; mais si j'ai beaucoup d'or, et que vous restiez pauvres, c'est toujours moi qui passerai le premier. Je choisis donc la richesse. Quant à l'esprit, je m'en soucie fort peu. La richesse supplée à tout.

— A quoi bon les trésors quand on n'a pas la liberté? s'écria le Peau Rouge. Elle me semble le premier des biens. C'est elle que je préfère à tout, et je la prends sans plus tarder. Adieu!...

— Il ne reste plus que l'intelligence, reprit le Noir en s'adressant au Blanc avec un rire mauvais: je te conseille donc de la choisir. Bien du plaisir, mon cher; je m'en vais de mon côté.

Vous savez, mes petits amis, ce qui est arrivé dans la suite des temps, quand les hommes ont eu peuplé le monde. Les descendants des trois anciens compagnons se sont fait partout une guerre acharnée, et partout et toujours l'avantage est resté à ceux qui étaient les plus intelligents, qui avaient le plus de cet esprit dont le Nègre et l'Indien avaient fait fi.

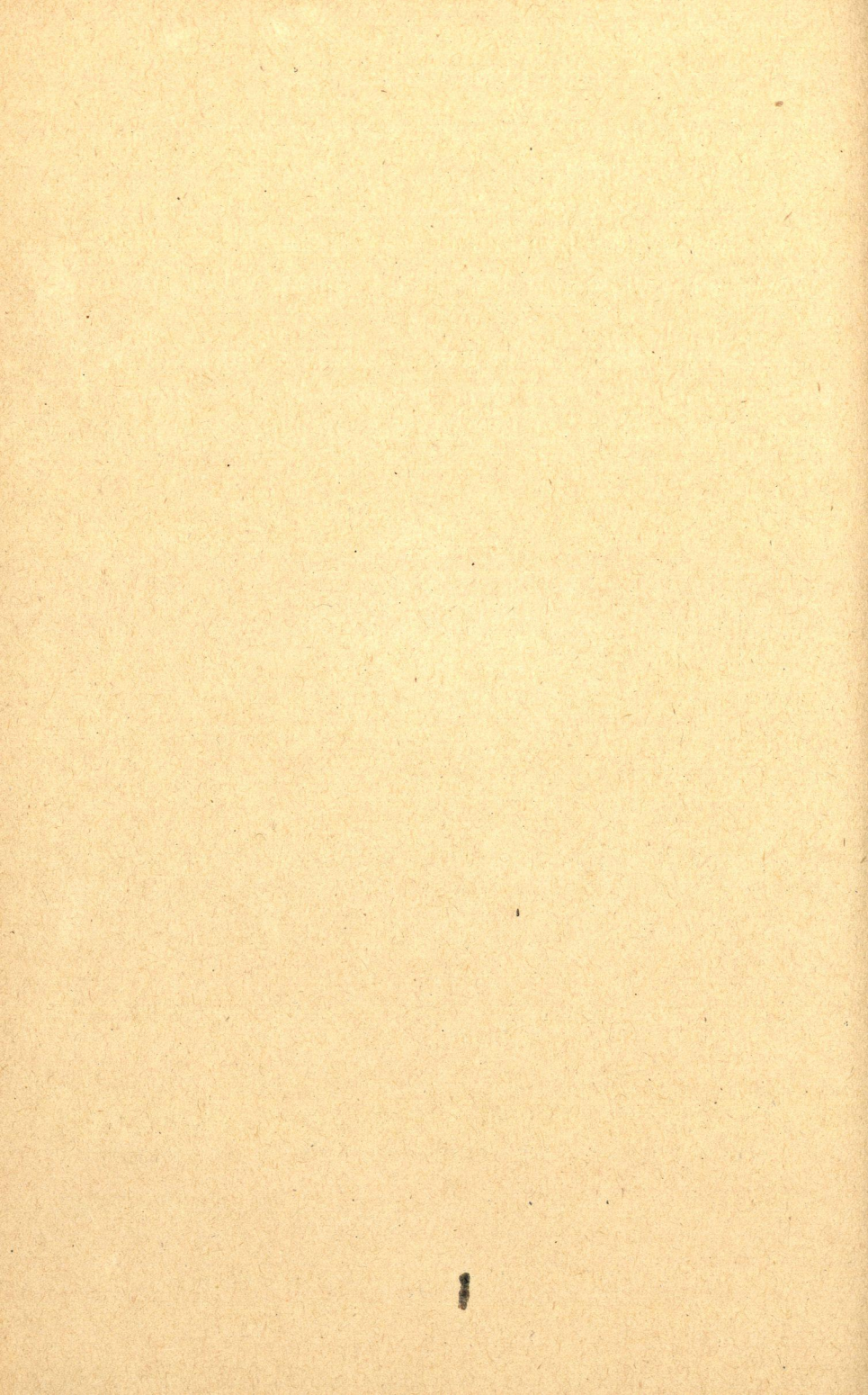
Les fils de ce dernier, trop faibles pour résister aux attaques de leurs adversaires, ont vu leur nombre diminuer au point que leur race ne tardera pas à disparaître de la face de la terre.

Quant aux enfants du premier, leur sort fut plus misérable encore. Réduits en esclavage par les blancs oublieux des sentiments de justice et de bonté, ils subirent pendant des siècles une condition révoltante. Ils n'ont dû qu'à l'ini-

tiative de quelques hommes généreux de recouvrer depuis peu la liberté perdue.

Désireux de réparer les fautes du passé, les blancs travaillent aujourd'hui à féconder, par des efforts incessants, l'esprit un peu obscurci de leurs frères si longtemps méconnus.

Espérons que lorsque les uns et les autres jouiront dans toute leur plénitude des deux premiers bienfaits du bon génie, le troisième, c'est-à-dire la richesse, deviendra aussi le partage de tous.



LE LION ET LE SINGE

Messire le lion et compère le singe voyageaient un jour de compagnie.

S'il advenait qu'un adversaire se présentât sur la route, d'un coup de gueule et de griffes le lion devait le mettre en pièces. Mais le cas paraissait peu probable, car les grands chemins d'alors étaient plus sûrs que ceux d'aujourd'hui, — J'entends pour les singes et les lions. En outre, le félin, bon chasseur de son naturel, avait charge de pourvoir la table de venaison.

Le singe, de son côté, exécutait mille gambades pour amuser son retoutable ami, ou lui contait des histoires si drôlatiques, que les échos des bois étaient ébranlés par les formidables éclats de rire du roi des animaux.

Ainsi, l'un veillait à la sécurité et au bien-être de la société, l'autre la préservait de l'ennui, ennemi dangereux et mauvais conseiller. Chacun, en ce bas monde, a son mérite ou son talent ; le tout est qu'il puisse le faire valoir.

Nos deux compagnons marchèrent bien des jours et bien des nuits ensemble. Ils allaient fort loin, voulant se rendre dans le pays où régnait à cette époque un prince nommé *Parfait Bonheur*. (Ne cherchez pas ce pays sur la carte : le prince est mort depuis longtemps, sans laisser d'héritiers,

et ses voisins se sont arraché les lambeaux de son royaume.)

Aucun incident notable n'avait encore marqué le voyage, quand voilà qu'un matin nos deux amis trouvèrent leur chemin absolument barré par un grand feu qu'on avait allumé là à cause des fourmis-manioc¹. La route, dans toute sa largeur, et sur une profondeur assez grande, était couverte de charbons ardents.

— Diable !... fit le singe en se grattant la tête.

— Diable ! diable !... répéta le lion, en se battant les flancs de sa puissante queue.

— Vous n'auriez pas sur vous une pompe à incendie ? demanda le maître farceur.

— Mauvais plaisant ! répliqua l'autre, tu choisis mal ton temps pour rire.

— Eh bien, si nous restions ici ?

— Qu'oses-tu dire ? Oublies-tu donc où nous allons : dans l'état de *Parfait Bonheur* !... D'ailleurs, j'ai donné ma parole royale au prince mon cousin.

— Alors, prenons patience. D'ici une heure ou deux...

— Jamais !... déjà j'ai failli attendre.

Et reculant pour prendre du champ, Louis XIV... Pardon ! c'est le lion que je veux dire. — Le lion donc, s'étant éloigné de quelques mètres, revint au galop jusqu'au bord du brasier, et d'un bond vigoureux s'enleva par-dessus les flammes. Il se brûla bien un peu les pattes en retombant de

1. Grosses fourmis rouges qui causent d'effroyables dégâts sur les rares plantations de la Guyane. Quand une bande de ces déplorables insectes a passé dans un champ, il n'y reste plus que lessquelettes des végétaux : les feuilles ont été entièrement dévorées.



Vous n'auriez pas sur vous une pompe à incendie.

l'autre côté, mais comme il avait conscience de sa haute situation, il n'en laissa rien paraître sur son royal mufle, et sa majesté ne fut point compromise.

— Allons ! viens, dit-il simplement en faisant signe au singe.

Le quadrumane, assis sur son séant, après s'être gratté la tête, se grattait le côté.

— J'ai dit : viens ! rugit le prince fauve.

Les singes, comme chacun sait, sont les plus lestes des animaux. Les puissants de ce monde n'admettant pas qu'on leur soit supérieur en quoi que ce soit, fût-ce en cabrioles, les lions ne veulent pas convenir du fait ; mais en matière d'agilité, un ouistiti leur en remontrerait. Il était donc facile au macaque dont je suis l'historiographe de faire le saut qu'avait exécuté son énorme compagnon. Mais voilà !... si le singe est léger, il est encore plus paresseux, et surtout il est lâche, deux défauts qui vont souvent ensemble.

Les yeux de braise des tisons causaient grand'peur au mien, — ou au vôtre, si vous y tenez, — enfin mettons au nôtre.

— Adieu, sire, cria-t-il de loin au lion, en gagnant le pied d'un arbre. Beau sire, adieu ! Bien des compliments de ma part, je vous prie, au prince Parfait-Bonheur ; pour moi, je trouverai le mien ici. Je sauterais bien, pour aller vous rejoindre, par-dessus ce petit feu ; mais ma queue est trop longue et m'embarrasse.

Ayant donné cette belle raison, il décampa.

Un poltron trouve toujours un prétexte pour expliquer sa couardise.

P.-S. — Ce conte déjà fait, je reçois une lettre d'un descendant du singe que j'ai mis en scène.

— « Monsieur, m'écrit-il, votre bonne foi a été surprise. Les motifs qui inspirèrent la conduite de mon parent ne sont point du tout ceux que vous avez crus. D'abord ce parent était une parente, une dame Singe. A l'époque où elle se mit en voyage avec le lion, elle traînait à sa suite une séquelle d'enfants, et ces macaques en bas-âge l'embarrassaient fort. Si elle eût été seule, elle aurait sauté, cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Mais que fût-il advenu de ses petits ?... elle craignit pour eux, se sacrifia, et voilà comment les enfants de cette mère, comme ceux de beaucoup d'autres, m'assure-t-on, s'opposèrent à ce qu'elle connût jamais le royaume de *Parfait Bonheur*. C'est dans ce sens que *la queue trop longue du singe*, qui l'empêche de se tirer d'affaire, est passée en proverbe dans le langage créole de Cayenne. »

Dont acte.

LE CHIEN-CRABIER ET L'URUBU

Un grain torrentiel venait de finir.

Le soleil laissa pointer, au bord de l'horizon, le bout de ses flèches de feu, puis, s'élançant dans le ciel comme un guerrier sûr de mettre en déroute ses adversaires, dissipa rapidement les dernières ombres des nuages et de la nuit.

A ce moment, un urubu... — L'urubu, *Kekcèkça* (qu'est-ce que c'est que ça?) demandera un gamin de Paris.

L'urubu (il n'est pas permis, — par les urubus — de l'ignorer), l'urubu, oiseau qui porte un nom brésilien, forme l'espèce la plus nombreuse de l'ordre des rapaces.

Répandue dans toute l'Amérique méridionale, particulièrement au Brésil et en Guyane, sa famille a envoyé une grande quantité de ses membres prendre possession de la bonne ville de Cayenne. Là, préposés par eux-mêmes à la police de la voirie, les urubus entretiennent une propreté relative dans les rues, où les habitants, avec un sans-gêne admirable, jettent toutes sortes d'immondices. Heureusement, nos oiseaux, doués d'une voracité extraordinaire, font disparaître en trois coups de bec tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Un urubu donc, se détachant de la cime d'un cocotier, s'abattit lourdement sur la plage, et y commença la prome-

nade matinale que son médecin lui avait recommandé de faire chaque jour pour provoquer l'appétit et faciliter la digestion.

Avec sa robe noire, ses pattes maigres, sa tête et son cou dénudés, d'un gris sale, certes il n'était pas beau, le minuscule vautour guyanais !

Et cependant il faisait des grâces.

Tantôt il marchait d'une allure lente et grave,

Comme un recteur suivi des quatre Facultés,

ou au contraire s'enlevait par bonds courts, comme un cheval au petit galop de chasse, tantôt il prenait pour sécher ses plumes des poses héraldiques. Ses ailes large ouvertes lui donnaient — de très loin — un faux air d'aigle éployé.

Et peut-être, en effet, se prenait-il pour un aigle. N'arrive-t-il point, parfois, que l'on s'abuse sur sa propre valeur ? Du moins chez les urubus ; car je ne pense pas que des êtres intelligents, des enfants, par exemple, commettent d'aussi grossières erreurs. Ainsi petit Jacques ne peut croire, je suppose, qu'il est un écolier laborieux, et Mlle Jeanne, malgré la vivacité de son imagination, ne saurait se figurer qu'elle n'est pas gourmande.

Bref, en quelque haute estime que se tint notre urubu, ce n'était qu'un vulgaire *couroumou*¹, à peine plus gros qu'une grosse poule, car l'opinion que nous avons de nous-mêmes n'augmente en rien notre mérite.

Comme il se prélassait sur le sable, il vit venir un chien. L'oiseau, s'il eût jamais fait un voyage en France, aurait

1. Nom de l'urubu en patois cayennais.

pris le nouvel arrivant pour un de ces intelligents animaux dont se font accompagner les bergers dans nos champs, précieux auxiliaires de l'homme pour la conduite et la garde des troupeaux.

Le chien avait piteuse mine. Ses os semblaient près de lui percer la peau, la boue souillait son poil fauve, un filet de sang coulait sur son nez, et sa queue pendait d'un air mélancolique,

— Croâââh ! fit l'urubu, quand le chien passa près de lui. Croâââh ! Quel vilain animal !

Cette exclamation désobligeante lui venait tout naturellement, car les gens les moins beaux sont justement les plus pressés à trouver les autres laids.

— Vilain toi-même ! riposta le chien. Voyez un peu le bel oiseau, avec son crâne déplumé, qui se permet de critiquer les passants !

— Croâh, croâh !... monseigneur le chien est de méchante humeur, paraît-il. Je n'en suis pas autrement surpris d'ailleurs : comment se sentir bien disposé quand on est fait comme lui ?... Passant qui passes, par où donc as-tu passé, pour te trouver de si bon matin aussi crotté, égratigné, efflanqué et hérissé ?

— Méchant corbeau, soupira le chien, je ne devrais pas te faire l'honneur de m'arrêter à converser avec toi. Mais j'ai couru si longtemps, que je suis las, et autant me reposer ici qu'ailleurs. Tu sauras, paresseux, que j'ai chassé une partie de la nuit, désireux de prendre quelque gibier pour mes petits qui m'attendent non loin d'ici. Mais agoutis et packs, bécasses et tourtes ont été plus fins que moi : je n'ai rien attrapé.

— Alors c'est toi qui l'es, attrapé ! ricana l'urubu.

— Je me fais vieux déjà, continua le chien sans répondre à cette médiocre plaisanterie. Peut-être aussi les maskililis, protégeant les hôtes des bois, m'ont-ils joué quelque tour de leur façon. Je me suis alors rabattu vers la mer, car il ne faut jamais se décourager d'un premier insuccès : j'espérais encore me dédommager sur les habitants du rivage. Hélas ! les huitres m'ont blessé les pattes, les cancremors m'ont fendu le nez, je ne rapporte pas seulement un maigre calichat. Je suis triste parce que mes petits pâtiront. Moi-même j'ai grand faim ; mais la pensée de leurs souffrances m'empêche de sentir les miennes.

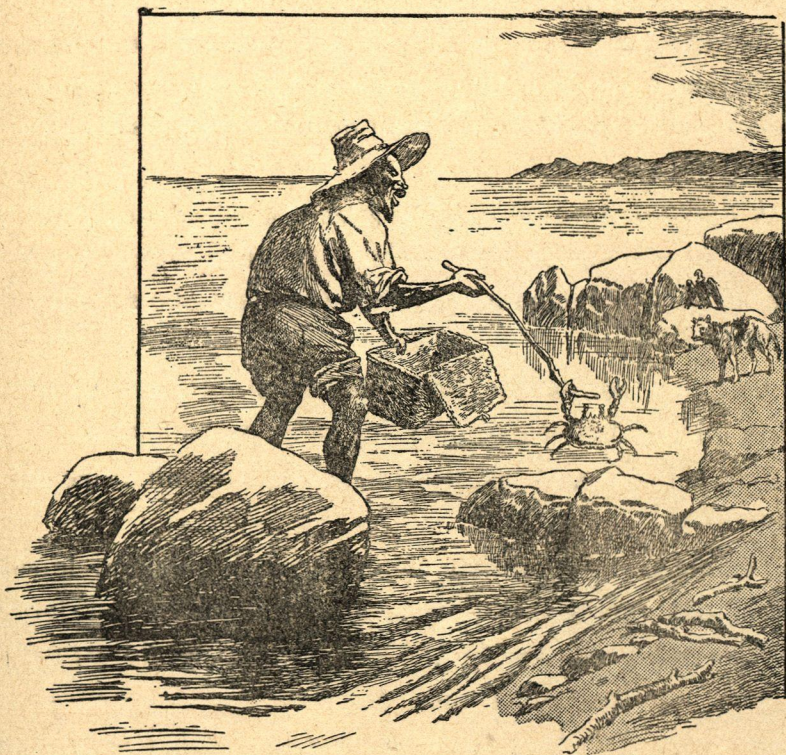
— Cela m'est parfaitement indifférent, mon brave, répondit l'urubu. Je n'ai pas encore déjeuné, mais je ne tarderai guère, dès que mon plumage sera complètement sec, et je ne me sens nullement inquiet, bien certain de trouver à contenter mon appétit.

— Je le crois parbleu bien ! Tes frères et toi, vous ne passez pas pour délicats dans le choix de vos mets : vous vous repaissez de toutes les ordures que l'incurie des Cayennais laisse s'amonceler par tas dans les rues de la ville.

— Doucement, l'ami !... C'est là un signalé service que nous rendons, et sans nous la peste ne tarderait pas à désoler le pays. Mon aïeul, un profond philosophe, avait coutume de dire : Semez de la graine de radis dans le cœur de l'homme, elle y poussera peut-être ; mais semez-y de la graine de reconnaissance, elle ne poussera jamais. Et il avait raison. S'il en était autrement, si les habitants pen-

saient juste, ils devraient nous estimer, nous aimer, nous...

— Turlututu ! on ne vous doit rien, maître hypocrite, car ce qui fait surtout le mérite d'une action, c'est le mobile qui l'inspire. Or, vous nous débarrassez, il est vrai,



Vingt fois l'opération eut le même succès.

d'une certaine quantité d'immondices, que vous engloutissez ; mais, ce faisant, vous ne songez nullement à vous rendre utiles ou agréables, vous obéissez purement et simplement à vos instincts de glotonnerie malpropre.

Ils en étaient là de leur conversation aigre-douce, quand

un nègre, débouchant d'un bouquet de cocotiers où il avait tout entendu, apparut sur la plage.

Il portait d'une main un panier et de l'autre un petit bâton à crochet.

Des crabes gros comme le poing traînaient sur la vase, que la mer en se retirant découvrait peu à peu, leur cuirasse d'un rouge sombre, et des calichats plus légers promenaient de-ci de-là leur corselet vermeil, sans songer bien certainement aux potages délicats que les Guyanais font de leur chair.

A l'aspect du noir qui s'avancait avec précaution, et sans doute animé d'intentions hostiles, tout ce petit monde disparut, comme par enchantement, dans les trous qu'il habite.

Le chien pensa que l'homme ne serait pas plus heureux que lui dans ses projets de chasse ou de pêche.

Il fit part de sa réflexion à l'urubu, qui se mit à rire méchamment.

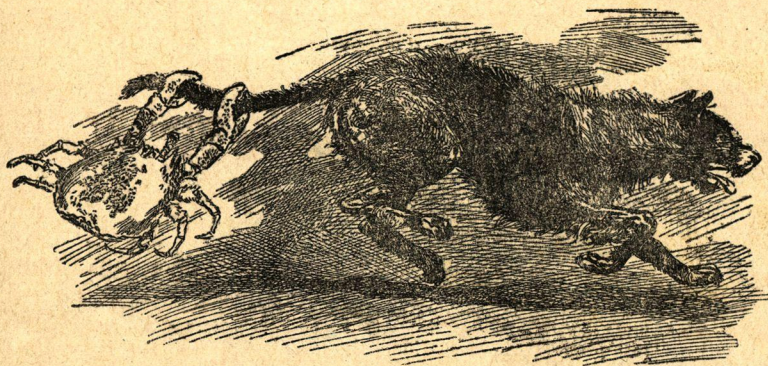
Le nègre cependant ne semblait pas inquiet sur le résultat des opérations qu'il projetait, et même un large sourire découvrait ses dents d'une blancheur éblouissante.

Sans paraître remarquer nos deux interlocuteurs, il s'approcha d'un trou de crabe et y introduisit le bout à crochet de son bâton, qu'il remua ensuite tout doucement. Une légère secousse ne tarda pas à l'avertir que le locataire du trou, impatienté par ce manège, venait de saisir dans ses robustes pinces le bois qui lui portait ombrage. Alors, d'un coup sec, il eut bientôt extrait de son logis la bête à carapace, qu'il déposa dans le panier.

Vingt fois il recommença l'opération, et vingt fois elle eut le même succès.

Après quoi, l'air de plus en plus réjoui, il regagna d'un pas lent le bouquet de cocotiers, où il s'arrêta pour assister, en spectateur invisible, à la fin de l'aventure de l'urubu et du chien.

— Que l'homme est adroit et malin ! s'écria ce dernier, quand il crut l'indigène parti. Ah ! que ne puis-je comme ce



noir me servir d'un bâton ! J'aurais bientôt une récolte de crabes à satisfaire l'appétit de mes enfants et le mien, je pourrais même inviter au repas un parent ou un ami.

Ayant dit ces paroles, le pauvre chien parut s'absorber dans ses tristes réflexions.

Tout à coup, l'urubu le vit avec surprise se lever d'un air joyeux, et se diriger, la queue en trompette, vers un trou de crabe. Arrivé tout au bord, l'intelligent animal tourna le dos à l'habitation du petit monstre marin, et y introduisit, en frémissant de tout son être, l'appendice qui termine son corps.

Soudain le brave toutou partit au galop. Il poussait des hurlements de douleur, mais un superbe crabe était accroché à sa queue et la serrait d'autant plus fort que la course de son ennemi devenait plus précipitée. — L'urubu croassait de plaisir.

J'ai connu, longtemps après l'époque où se passait l'aventure narrée en ces pages, un bohème de province qui, semble-t-il, en avait ouï parler, et en tirait profit à sa manière. En effet, grand amateur de homard, mais trop pauvre pour se procurer, à beaux deniers comptants, ce crustacé délicieux, il se livrait parfois à la mauvaise plaisanterie que je vais dire.

Ce bohème ne possédait rien sous le soleil ; mais, malgré sa pauvreté, il avait un chien ami constant dans le malheur, qui, comme l'homme, est quelquefois puni de sa fidélité.

A certains jours, notre gaillard se rendait au marché, son fidèle toutou sur les talons. Après un examen sournois, mais attentif, de la figure des marchandes de homards et du contenu de leurs paniers, il s'arrêtait devant celle dont le visage lui paraissait indiquer une nature naïve et crédule. C'était aussi, autant que faire se pouvait, celle dont la corbeille contenait les plus belles écrevisses de mer :

Alors s'engageait la conversation suivante :

— Eh ! bonjour la maman, comment va ce matin ?

— Vous êtes ben honnête, Monsieur ; je vais bien, merci.

— Et les affaires ?

— Pas comme je voudrais ; tout doucement, tout doucement.

(Remarquez qu'un marchand, vendeur de homards ou

vendeur de perles fines, ne manque jamais de dire : « les affaires vont bien petitement », alors même qu'il a les meilleures raisons du monde de se déclarer satisfait. C'est une manie incurable.)

— Ah ! reprenait notre bohème, c'est que pour attirer le chaland, il faut avoir de la marchandise bien fraîche.

— Oh ! pour cela, Monsieur, répliquait la marchande un peu piquée, pour cela je ne crains rien ; mes homards sont vivants.

— Vivants ? vivants ?... Allons donc, vous voulez rire ! Ils sont morts depuis si longtemps qu'ils sentent déjà un peu.

— Malhonnête !... eh bien, mettez un peu, pour voir, vos doigts entre leurs pinces.

— Mes doigts ? nenni !... mais j'y mettrai, si vous voulez, la queue de mon chien, et je parie qu'il ne lui arrivera aucun mal.

— Essayons ?

— Essayons !

Le bohème sifflait le chien, introduisait la queue de la victime dans le panier de crustacés grouillants, et avec un diabolique sourire il agaçait un instant les pinces du plus beau des homards.

Vous devinez ce qui arrivait. La bête que, par une méprise célèbre, Jules Janin a appelée « le cardinal des mers » serrait solidement dans ses tenailles naturelles la queue du chien, et celui-ci s'enfuyait en hurlant..., emportant avec lui le futur déjeuner de son maître.

— Arrêtez-le, arrêtez-le !... criait la marchande, qui, si cette figure ne semble pas trop hardie, riait d'un œil, en

voyant punie la présomption de son interlocuteur, et avait envie de pleurer de l'autre, car elle se demandait comment lui reviendrait son beau homard.

— Ne craignez rien, Madame, se hâtait de dire notre bohème peu scrupuleux. Je cours après mon chien, je le rattrape, je le débarrasse, et dans cinq minutes je vous rapporte votre marchandise qui, décidément, est bien vivante. Tous mes compliments !...

Il disparaissait lestement et, bien entendu, on ne le revoyait plus.

Mais revenons aux héros de notre histoire.

Le chien ne tarda pas à revenir, après avoir laissé sa première capture à ses petits.

Dès qu'il le vit :

— Que tu es bête ! mon pauvre garçon, s'écria l'urubu en éclatant de rire.

— Je ne trouve pas, répliqua le chien. Je dirais même, s'il était permis de faire son propre éloge, que le stratagème dont je me suis avisé est assez ingénieux. Douloureux aussi, j'en conviens, très douloureux ; mais n'est-ce pas le rôle des pères de se sacrifier pour leurs enfants ?... Mes petits ont déjà entamé un repas dont ils avaient grand besoin. Je ne m'arrêterai pas en si bon chemin.

Et le courageux animal alla recommencer dans un autre trou l'opération qui lui avait à la fois si heureusement et si désagréablement réussi.

— Tiens ! s'écria le mangeur de charogne, il n'est pas permis d'être stupide à ce point. J'aime mieux m'en aller pour ne pas assister plus longtemps au spectacle de ta bêtise. Au surplus, mes plumes sont sèches. Adieu !

Et apercevant à quelques pas de là un poisson gros-ventre, que la mer, en se retirant, avait laissé sur la vase, il vola lourdement vers lui, et des pattes et du bec commença de le déchiquter.

Mais chose étrange, il ne tarda pas à tomber à côté de sa proie; de suprêmes convulsions agitèrent un moment son corps, puis il demeura immobile; il était mort.

Le chien fut bien surpris, quand il revint encore une fois, de voir que l'oiseau avec lequel il causait un instant auparavant n'était plus qu'un cadavre. Mais en apercevant les restes du poisson gros-ventre, il comprit tout.

— Hélas ! murmura la bonne bête, cet urubu était jeune, je m'en suis bien aperçu au peu d'indulgence dont témoignaient ses discours. Il a quitté trop inexpérimenté encore le trou de rocher où ses parents, qui ne font jamais de nid, avaient déposé l'œuf dont il est éclos.

(Ce simple toutou pratiquait, on le voit, mieux qu'un grand nombre d'hommes, un des plus beaux préceptes de l'Évangile : pardonnez-vous les uns aux autres. A l'occasion, imitez-le.)

S'il m'avait consulté, je lui aurais appris que la chair du poisson gros-ventre est délicate, mais qu'il faut, avant d'y goûter, le débarrasser soigneusement de cette énorme vessie qu'il enfle quand il le veut pour se faire porter à la surface de la mer, et qui lui a valu son nom. J'ai vu des hommes même mourir pour en avoir mangé sans prendre cette précaution.

Adieu, pauvre urubu ! Tu me trouvais stupide et ta bêtise et ta voracité t'ont perdu.

Pauvre urubu, adieu !

De plus la triste fin du jeune vautour guyanais contient en elle-même bien des enseignements.

D'abord celui-ci : il ne faut jamais porter à sa bouche, comme le font beaucoup d'enfants, les choses que l'on ne connaît pas. Un fruit de l'aspect le plus séduisant, une fleur aux brillantes couleurs, peuvent contenir un violent poison.

Mais de mon petit conte découlent encore bien d'autres vérités de plusieurs natures. Les unes sont éternelles, et c'est pour cela qu'elles ne sont pas neuves, car le commencement de l'éternité est aussi éloigné de nous que sa fin.

Celles-ci, par exemple : la jeunesse est imprudente ; — pas de plaisir sans peine ; — l'égoïsme et la méchanceté reçoivent toujours un châtement, etc., etc.

Il faut, assure-t-on, répéter cela aux enfants. Je le veux bien, chère Madame. Je me conforme de mon mieux, comme vous voyez, à cette recommandation, quoique je tiennne pour absolu cet axiome formulé par Jules Noriac, je crois, et que les tout petits ne comprendront pas, — heureusement : l'expérience donne des leçons, mais elle fait de bien mauvais élèves.

Mes autres vérités sont locales en quelque sorte, et propres à cette affreuse Guyane d'où je reviens.

Le chien enseigna à ses fils devenus grands les moyens par lesquels il s'était procuré leur déjeuner en un jour de disette, et c'est de cette époque que date la dynastie des *chiens-crabiers*.

Le nègre raconta le curieux spectacle dont il avait été le

témoin, et c'est à ce moment que le patois cayennais s'enrichit de la pittoresque expression « bono chien-crabié », bonheur du chien-crabier, félicité qui ne va pas sans souffrance.



MOSSIEU LOLOTTE

Connaissez-vous monsieur Lolotte,
Que pour faire plus court, parfois on nomme Lotte ?...
Pas plus haut qu'une botte,
Il est encore plus petit
D'esprit.

Mais de ses qualités l'ensemble méritoire
Nous apparaîtra mieux au cours de cette histoire.
Je me contente donc de vous dépeindre ici
Le personnage en raccourci.

Ses pieds larges et plats, et longs d'un demi-mètre,
Chaussés de forts souliers soutiennent de leur maître
L'équilibre douteux, que pourrait compromettre
Le poids d'un abdomen en rondeur tout pareil
A celui d'un poisson gros-ventre au clair soleil.

Otez cette solide base,
Et notre nigaud dans la vase
S'étalerait à chaque trou,

Car ses jambes hélas ! ont d'un jeune bambou
La fragile minceur. Comme un dos de tatou
S'arrondit son échine.

Tel que le front ambré des enfants de la Chine,
Qui portent dans le dos un long cordon tressé,

Tel encor que le front à turban des arabes,
 Son crâne épais s'étale affreusement rasé,
 Et caves sont ses yeux comme des trous de crabes¹.

Mettez au-dessous d'un nez écrasé,
 Une large bouche à la dent qui cloche,
 Et puis, pour finir, un me ton galoche.
 Que pensez-vous de ce portrait?...
 Je le garantis en tout point fidèle,
 Et pourtant, lecteurs, Lolotte ainsi fait,
 Lolotte se croit la mine fort belle,
 Prétend ne jamais trouver de cruelle,
 Se montre, en un mot, aussi fat que laid.

Avant moi, La Fontaine a dit sur la matière :
 « Dieu fit pour nos défauts la poche de derrière. »

Ah ! mes amis, il faut le voir,
 Quand six jours écoulés ramenant le dimanche,
 Monsieur a mis chemise blanche,
 Pantalon gris, haut chapeau noir,
 A ses pieds une fine botte,
 Et pour singer le massogan²,
 Sur son torse la redingote
 Qu'il hérita de sa gangan³.

Dans ses atours fripés l'imbécile s'admire,
 Et croit de tous les yeux être le point de mire.

1. Les nègres ont, en général, les yeux à fleurs de tête. Avoir les yeux caves est pour eux une difformité repoussante.

2. Dans son sens étroit, ce mot ne désigne que le blanc de condition inférieure ; mais les noirs l'appliquent volontiers, comme terme de dédain, à tous les blancs en général.

3. *Gangan*, grand'mère.

« Quand je passe, dit-il, saluant de la main,
 Tel qu'un parfum d'encens monte sur mon chemin
 Le murmure flatteur de ceux que je dégote¹.
 Et quant aux dames, saperlotte !
 Elles disent tout bas : « Voilà mossieu Lolotte :

Mo maman, lijolotte² ! »

Tel que je l'ai dépeint, l'animal cependant
 N'est pas méchant.

Avec ses compagnons si parfois il se grise,
 Jamais on ne l'a vu mettre flamberge au vent :
 J'entends par là trousser les bras de sa chemise,
 Et menacer,
 Prêt à boxer,

— En criant comme c'est de mise :

« Tenez-moi ! tenez moi ! je vais tout défoncer³ ! »
 Peut-être le gaillard, poltron plutôt que sage...
 Mais écoutez la suite, et jugez son courage.

1. Ce verbe qui s'écrit indifféremment *dégoter* ou *dégotter*, n'est pas, comme le croient certaines personnes, un terme d'argot. Il est assez vieux, et on en trouve des exemples dans de bons auteurs. Je n'en ai qu'un sous la main ; « J'ai peur que M. le duc de Praslin n'aime pas mon impératrice de Russie ; j'ai peur qu'on la dégote. » (Voltaire.)

2. Mon Dieu, qu'il est joli !

3. Rien de plus amusant à voir que les préparatifs, les préliminaires d'un combat entre deux nègres.

Un cercle se forme autour d'eux. Mais ils tiennent à avoir beaucoup de champ ou plutôt beaucoup d'espace entre eux ; aussi, tout en s'accablant d'injures moins relevées que celles des héros d'Homère, ils écartent la foule, ils agrandissent, agrandissent, agrandissent le cercle. Enfin, dix ou douze mètres les séparant, ils se jugent suffisamment éloignés. La bataille va commencer.

— « Tenez-moi ! vocifère l'un, pour sûr je vais faire un malheur !... » Et il relève une manche de sa chemise en reculant d'un pas.

— « Attachez-moi, hurle l'autre, je le tuerai, c'est certain. » Il relève aussi une manche, et fait deux pas en arrière.

Notre Adonis forme un beau jour
 Le grand projet de prendre femme.
 Peut-être croyez-vous que d'une tendre flamme
 Son cœur se consumait embrasé par l'Amour ?

Nenni !... Le petit dieu de Gnide
 N'a rien à faire ici.

L'intérêt seul était le guide
 Qui conduisait Lolotte, et son souci,

Le voici :

— Maintenant, disait-il, je n'ai pas grande peine,
 Car ma mère sur moi veille fort à propos.

Avec elle, il est vrai, je suis un peu sans gêne :

Ne lui laissant aucun repos,

Qu'il soit dimanche ou fête, ou bien jour de semaine,

Vêtements,

Aliments,

Je lui demande tout, de tout elle m'allège.

Mais elle est vieille en diable, et voilà mon tracas !...

Si je n'y songe pas,

Elle peut un jour, — que Dieu me protège ! —

Passer sottement de vie à trépas,

Et me laisser dans l'embarras.

Avisons au plus tôt, et pour ce, prenons femme.

Primo, je la veux riche, et puis... riche ! — Bédame !

— « Mais tenez-moi donc ! reprend le premier, vous voyez bien que je le massacre !... » Et il relève l'autre manche. Même jeu chez l'adversaire. Après les manches de chemise, on relève aussi, jusqu'au genou, les jambes du pantalon ! Cela dure un bon quart d'heure. Comme, pendant ce temps, les deux rivaux se sont jeté à la figure, de loin, tout ce qu'ils avaient à se reprocher, neuf fois sur dix les choses en restent là, et le combat finit... avant d'avoir commencé. Le peuple s'éloigne satisfait, — l'honneur aussi.

Son argent sera mien, car la communauté
 (Je n'ai pas, quant à moi, seulement une igname)
 Est naturellement le régime adopté.

Ah !... je la veux aussi de robuste santé.

Car de la distraire, eh ! je ne suis pas en peine :

Laver et repasser,
 Aller à la fontaine,
 Coudre et rapetasser,
 Cuisiner, fricasser,
 Puis balayer la case
 Et vider le grand vase,
 Cirer mes beaux souliers,

Tels seront, en deux mots, de ma chère compagne

Les plaisirs journaliers,

— Et toujours de fatigue un plaisir s'accompagne.

Plein de bonté d'ailleurs, on ne me verra point

La frapper en jurant, — sauf en mes jours d'ivresse.

A moins que cette ingrate, incline à la paresse,

Ose de ses plaisirs oublier un seul point.

En ce cas, je saurai la battre,

Oh ! mais la battre comme plâtre.

Ainsi marions-nous.

Je vais... Oui-da, tout doux !

Suffit-il au futur de posséder bâton ?

Non pas !... Il faut hélas ! avoir aussi maison.

J'en bâtirai donc une, et belle je l'espère.

Ouais !... où prendre le bois¹ ?... Où ? ma foi, je suis bon !

1. Les maisons de la Guyane, comme d'ailleurs celles des Antilles, sont presque toutes construites en bois.

Eh ! n'ai-je pas Jean, mon excellent frère,
 Hardi compagnon, vaillant ouvrier,
 Qui dans le haut de la rivière
 Fait merveille sur son chantier¹ ?
 Pour l'aller trouver mettons-nous en route.
 Le voyage est long, fatigant, sans doute.
 Moins brave que moi pourrait reculer ;
 Moi, le but visé grandit mon courage ;
 Jean me prêtera, — (qui prête sans gage
 Au lieu de prêter s'expose à donner), —
 Jean me donnera, car c'est mieux parler,
 Jean me donnera, car il est peu sage,
 Autant de bois qu'il m'en faudra.
 Et là-dessus, maître Lolotte,
 Dans les flancs de son pagara²
 Entasse chemise et culotte,
 Veste, chapeau,
 Et bacaliau³,
 Bon jus de cannes⁴
 Régime de bananes,

1. *Chantiers*, établissements formés en pleine forêt pour l'exploitation du bois. On ne les trouve plus guère à présent que dans le haut des rivières, la zone du littoral ayant été la première exploitée.

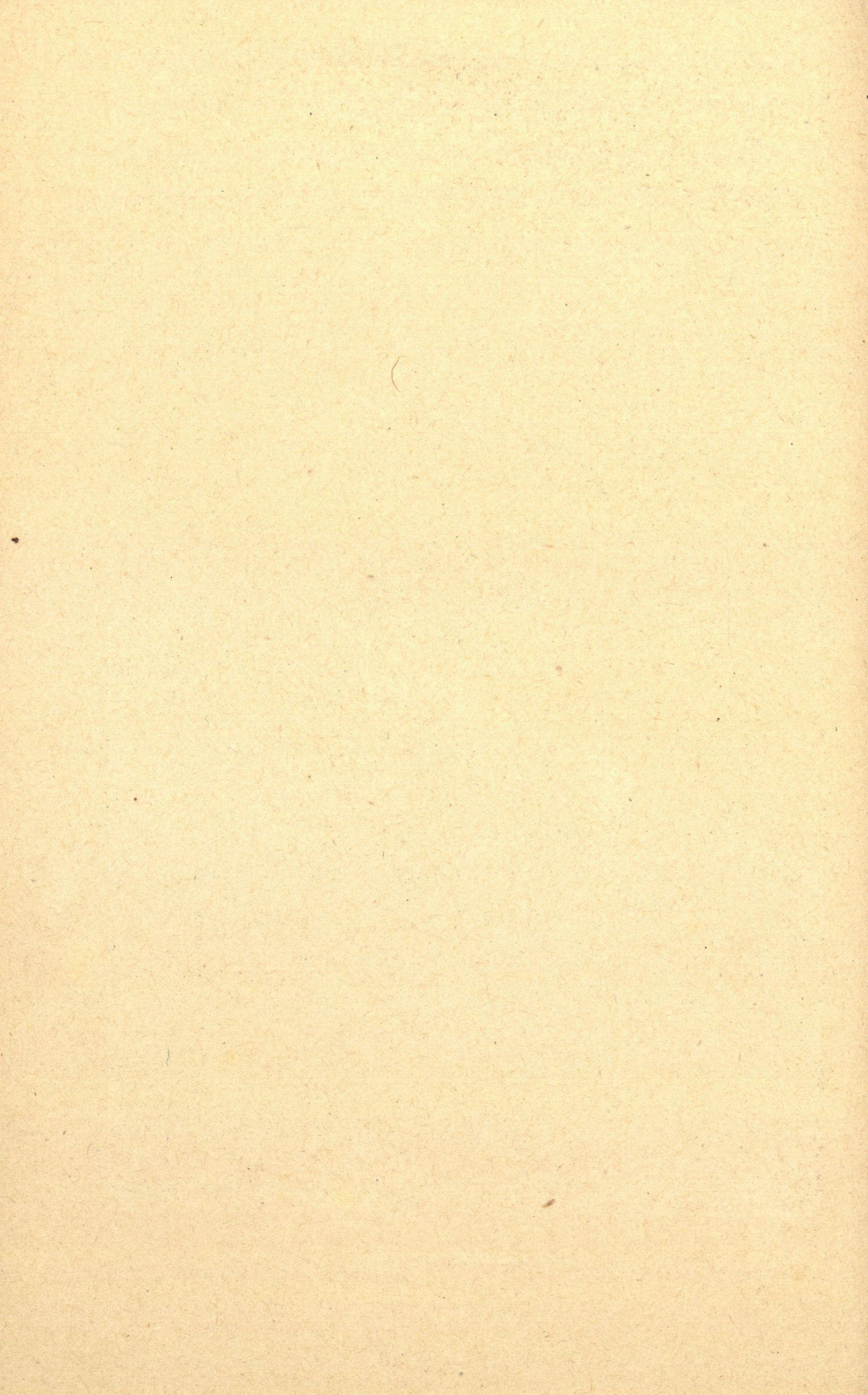
2. *Pagara*, grand panier presque toujours carré, à couverture plus ou moins imperméable, mais très solide, qui sert aux noirs de malle, de valise, de sac de nuit, etc. On fabrique ce maître Jacques des articles de voyage, dans lequel les Antillais reconnaîtront aisément le *panier caraïbe* de la Guadeloupe et de la Martinique, — avec l'écorce d'un roseau nommé en Guyane *arouman*.

3. Morue sèche, de qualité inférieure.

4. Tafia.



Les matelots riaient.



Et souliers, et hamac¹,
 Sans oublier un peu de couac².

Puis en fredonnant : « non, Jean n'est pas sage »,
 Sur le quai s'en va pour chercher passage.

Une barque était là, toute prête à partir.

— « Bonjour ! cria Lolotte aux gens de l'équipage,
 Avez-vous, je vous prie, une place à m'offrir ?

Là-bas, au bout de la rivière,
 Je voudrais aller voir mon frère,

— Une place pour toi ? » demanda maître Pierre,
 Le patron du bateau.

« N'as-tu plus peur de l'eau,
 Ni du soleil, ni de la brise ?

— Peur, moi ? » dit notre homme en courroux,
 « Fi donc ! pour qui me prenez-vous ?...

Si d'un danger que je méprise

La menace s'offrait à nous,

Comptez sur moi pour vous défendre,

Je n'ai jamais de la frayeur

Senti l'ombre même en mon cœur.

— En ce cas, soit ! tu peux descendre ;

1. En Guyane, on ne voyage jamais sans son hamac, vu l'absence totale d'auberges et même de maisons habitables, dès qu'on a franchi quelques kilomètres, vers l'intérieur. Le hamac, dont on attache les cordes à deux arbres, c'est le lit qu'on est heureux de retrouver après des marches toujours accablantes.

2. Farine de manioc grossière et de couleur jaunâtre. Il constitue, avec le bacaliau, la principale nourriture de la classe pauvre en Guyane. Les gens aisés l'apprécient beaucoup aussi, comme friandise accompagnant bien tous les plats à sauce. L'Européen à qui on fait manger ce mélange pour la première fois se montre disposé à croire qu'on lui offre du mortier fraîchement gâché par un maçon.

A l'œuvre on juge un beau parleur,
 Embarque vite, cher compère ;
 En te conduisant à ton frère,
 Que Dieu nous garde de malheur ! »

Ils partent.

Dans l'eau jaune ¹ enfonçant la pagaie,
 Les robustes rameurs remontent le courant.
 Pendant que leur effort d'une chanson s'égaie ²,
 Vers un but inconnu les rives vont courant,
 Et déjà de la ville, en la brume estompée,
 Les contours affaiblis s'effacent à leurs yeux.
 Bientôt tout disparaît. Dans sa robe trempée,
 La nuit, la nuit d'hiver ³, lente descend des cieux ;
 Et des palétuviers le rideau monotone,
 Aussi loin que l'on voit, implacable s'étend ⁴.

O Lotte, qu'as-tu donc ?... Soudain ta voix détonne
 (Car tu ne rames pas, mais du moins on entend,
 On entendait plutôt ta bouche harmonieuse
 Au chant des payeurs mêler des sons aigus).
 Quel péril a troublé ton âme radieuse ?

Comme les Templiers, Lotte ne chante plus.

1. Fleuve, rivière, océan, toutes les eaux sont jaunes en Guyane, à cause de la prodigieuse quantité de limon charriée par les cours d'eau.

2. Les noirs ne payent bien qu'en chantant. Les mélodies dont ils accompagnent leurs coups de pagaie sont le plus souvent d'une douceur et d'un charme infinis.

3. On appelle *hiver* en Guyane la saison pluvieuse qui dure environ huit mois.

4. Toutes les côtes sont bordées, à perte de vue, de palétuviers, et comme elles sont uniformément basses, sans un accident de terrain, ce décor immuable donne une impression d'une tristesse écrasante.

Il parle seulement ; même, même, il bégaie :

— « Pierre, dit-il, vous tous, maîtres, mes pa... patrons,
Que chacun aussitôt rentre sa pa... pagaie,
Car deux bêtes, là-bas, nous montrent leurs dos ronds !... »

On regarde, et l'on voit, — je vous le donne en mille, —
Sur l'eau flotter un palan ¹ fort tranquille,
En cet endroit placé par un pêcheur.

Aux dépens d'un hableur on peut bien se distraire :
Aussi Pierre feint-il à son tour la frayeur.

— « Mô maman qui fè mô ! dit-il, pauvre compère,
Bien vite cache-toi, car c'est un tonacri ²,

Deux mêmes !... »

Lotte pousse un cri,

Puis au fond du bateau se jette face à terre.

— « Cache-toi bien, faisait ce bon farceur de Pierre.

Ces monstres-là, vois-tu, c'est très méchant :

En moins d'une minute ils mangent un enfant,

Et d'un bel homme, de ta taille,

Ils feraient un repas d'une heure, sans bataille.

— Ah ! murmurait Lolotte à moitié mort de peur,

Pourquoi suis-je parti ?... Si vous avez du cœur,

Par pitié sauvez-moi !... Que ne suis-je macaque,

Et jusqu'au haut du mât je ne ferais qu'un saut !

— Mais tu ne fais qu'un sot,

Pardonne-moi l'attaque,

Lança Pierre moqueur,

1. *Palan*, longue ligne de pêche tendue dans l'eau entre deux grosses cale basses qui servent de bouées.

2. *Tonacri*, monstre marin fabuleux. La nuit, il soulève sa tête à fleur d'eau pour guetter les pêcheurs endormis dans leurs pirogues. Ses bras gigantesques enlacent les imprudents et les entraînent au fond des gouffres.

Et quant à ton désir d'être singe, compère,
 Pour le réaliser il te faut bien peu faire.
 Allons, lève le nez : au loin, dans la rivière,
 Plongent les tonacris qui causèrent ta peur.

— Que parlez-vous de peur, gros Pierre? »

Répliqua le poltron entendant ce propos.

« Je vous trouve plaisant de troubler mon repos.

De grâce, entendez ma prière :

Ma nuit est commencée et je veux la finir ;

Si je me suis couché, ce n'est que pour dormir. »

Il se leva pourtant, et sans beaucoup attendre,

Car le fond du bateau

A ses membres douillets offrait un lit peu tendre.

Mais son regard craintif sans répit scrutait l'eau,

Et le plus petit bruit lui dressait les oreilles.

Les tonacris passés, l'équipage moqueur

Vit se renouveler maintes scènes pareilles :

C'était un caïman, et de belle longueur,

Le tronc d'arbre pourri flottant à la dérive ;

Et si quelque rocher, émergeant près des bords,

Coupait de son dos noir la blancheur de la rive,

C'était « *maman-di-l'eau*¹ » prête à faire des morts.

Lotte de se cacher, matelots de se tordre !...

Verdâtre de colère autant que de frayeur :

« Ah ! messieurs, disait-il, gare à quelque malheur !

Avec vos sots discours vous me ferez vous mordre.

1. Ce que l'on appelle communément *maman-di-l'eau* en patois, et *còuleuvre* en Français de Cayenne, n'est autre chose que le boa. Les nègres de certains pays donnent le même nom au lamantin.

Tout joué, ç'a joué :

Mé bois la zoré, ç'à pas joué¹ »,

Nos gens à l'horizon voyaient rosir l'aurore,
Que sans cesse levé, sans cesse se couchant,
Le malheureux poltron ne dormait pas encore.

Soudain, au fond des bois, d'une gorge sonore,
Les grands singes hurleurs² entonnèrent leur chant.
Le diable, je l'avoue, en aurait pris les armes.

— « Ciel ! fit Lotte, écoutez !... »

Pierre dit : « C'est très bien !

Quand les tigres, vois-tu, font de pareils vacarmes,
Les tigres sont repus et ne cherchent plus rien. »

A peine des félins à la dent meurtrière
Le redoutable nom était-il prononcé,
Que Lotte, cette fois tout à fait insensé,
Sauta comme un nigaud en plein dans la rivière.

Pierre eut grand'peine à le sauver.

Il manqua bien de se noyer,
Prouvant un coup de plus qu'on a raison de dire :
« Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. »

Du moins, après ce bain, tapi dans le bateau,
Il finit le trajet sans accident nouveau.

1. Proverbe très expressif par lequel on indique qu'une plaisanterie dépasse les bornes permises. Il signifie littéralement : tout jeu est un jeu, mais casser du bois dans les oreilles n'est pas un jeu.

2. *Alouates* ou *stentors*, fort communs en Guyane. Leur larynx, très compliqué, émet des sons d'une force prodigieuse, qui s'entendent à une très grande distance. Certains voyageurs n'hésitent pas à comparer le bruit qu'ils font à celui que produirait l'éroulement d'une masse de rochers. Je n'ai pas trouvé cela, mais j'ai pu vérifier un autre fait très curieux. On n'entend d'abord qu'un seul hurleur, qui semble exécuter un solo assez long ; puis quand il s'arrête, tous les stentors des environs reprennent avec ensemble un chœur assourdissant.

Lorsque Jean, au chantier, vit venir le compère,
 Sa mine s'allongea, son front se fit colère :
 L'égoïste, en tous lieux, est reçu sans plaisir.
 — « Lotte ici ! se dit Jean : pour moi mauvaise affaire !
 J'ignore du gaillard le but et le désir ;
 Mais la seule amitié n'a pas conduit mon frère,
 Et je gagerais bien deux francs contre un marqué¹
 Que de me faire dupe il s'est encore targué.
 Or ça, tenons-nous bien ! Veillons sur notre poche,
 Cadenassons mon cœur,
 Et, de peur d'anicroche,
 Avant qu'il ne nous joue, évinçons le hâbleur. »

Lotte, après les saluts, débuta sans ambage :
 — « Frère, je me marie... — As-tu fait bon voyage ? »
 Demanda maître Jean sentant venir un coup.
 — « Très bon. Je te disais... — Comment va notre mère ?
 — Fort bien. Je me marie, et je viens... — A ton goût !
 Mais réponds-moi : dans un état prospère,
 Nos bons amis vivent toujours, j'espère ?
 — Chacun va comme il peut. Quant à moi, j'ai besoin...
 — De boire un peu sans doute ? à qui vient de si loin,
 Un verre d'eau bien claire est toujours agréable.
 Et notre chien Médor, que fait-il ? — Par le diable !
 Il est mort l'autre soir, et je veux sans retard
 Te voir aussi mourir, intraitable bavard,
 Si je ne puis enfin te placer ma requête.
 Je prends femme, te dis-je, et n'ayant point d'argent,
 Chez amis et parents je vais faisant la quête.
 Tous mettent à donner un ensemble touchant,

1. *Marqué*, la plus petite monnaie de la Guyane. Elle vaut dix centimes.



Ho, ho! masquilili, êtes-vous là?

Et qui ne peut donner avec plaisir me prête.
 Sur toi, plus que sur tous, ainsi que de raison,
 J'ai compté, car de tous c'est toi que je préfère,

A Lolotte ton frère,

Donne, prête, ou bien vends, comme tu pourras faire,
 Le bois qui pour bâtir une belle maison

A ton œil exercé paraîtra nécessaire.

— Voilà, répondit Jean, qui s'appelle parler.

Pourquoi n'avoir pas dit plus tôt ton espérance ?

Car tu saurais déjà que je veux, sans tarder,

L'exaucer. Et merci de cette préférence

Que dans ton embarras tu daignes me garder. »

De son âme sans foi, de sa vilaine tête,
 Lotte sentait déjà s'envoler tout souci,
 Et disait en lui-même : « ah ! que ce Jean est bête ! »
 Mais voilà que, rêveur, Jean poursuivait ainsi :

— « Je te donnerai donc, c'est chose convenue,
 Tout ce qu'il te plaira. Du nain aux longs cheveux
 (Car ta discrétion, de moi si bien connue,
 M'autorise à te faire en secret ces aveux),
 De mon compagnon donc (jure moi de te taire !)

Il me faut seulement

Obtenir le consentement.

— Quel nain ? s'écria Lotte, et quel est ce mystère ?

— A ne te rien cacher, c'est un masquilili

Qui travaille avec moi, mon maître et mon ami.

A lui seul il abat autant d'arbres par terre,

Que douze comme nous en un jour pourraient faire.

Mais son adhésion en tout m'est nécessaire,

Et s'il arrivait une fois
 Que sans le prévenir j'enlevasse du bois,
 Fût-ce pour t'en donner, mon frère,
 Je perdrais l'ouvrier qui m'est si précieux,
 Et le nain en partant nous crèverait les yeux.
 Courons le consulter. — Jamais ! hurla le lâche.
 — Viens, tu le peux. Point n'est besoin de l'approcher.
 Je parlerai de loin. Et même, mon cher, tâche
 De n'aller point, hardi, le fixer sans relâche :
 Il est fort susceptible et pourrait s'en fâcher.
 Haut le pied, beau futur, et honte à qui se cache !
 Pour faire plus gaîment bonne mine au danger,
 Emporte dans mon coui¹ quelque chose à manger. »

Après des *si*, des *mais* et beaucoup de *sans doute*,
 Lolotte avec son frère enfin se met en route.

L'un se mourait de peur,

L'autre riait d'avance,

« Car c'est double plaisir de tromper un trompeur ».

Assez loin en forêt notre groupe se lance,
 Et maître Jean s'arrête à certain lieu du bois
 — Où dormait un écho réveillé maintes fois.

— « Attention ! dit-il, Lolotte, je commence :

Ho, ho ! masquilili, mon chef, êtes-vous là ? »

Et l'écho, sur-le-champ, de lui répondre : « là ! »

Notre nigaud jamais n'ayant vu chose telle,
 A se gausser de lui le moqueur l'avait belle.

1. *Coui*. Avec une calabasse fendue en deux, grattée et séchée, on fait deux couis, ou récipients qui servent à contenir les aliments, à puiser de l'eau, etc. Quelquefois on les peint avec du roucou, ou on les enrichit d'arabesque primitives. Ces ustensiles de ménage deviennent alors des objets d'art.

— « Voyez-vous le monsieur qui mange dans mon coui?...
Et le docile écho répond aussitôt : « oui ! »

— « Pour venir jusqu'à nous il a pris un passage...

— Pas sage !

— Il m'offre, pour du bois, un reçu de son nom...

— Non, non !

— C'est Lolotte, mon frère, arrivé de Cayenne...

— Hyène !

— A ses désirs, ami, montrez-vous indulgent...

— Jean, Jean !...

— Ne lui direz-vous rien pour lui donner courage ?...

— Coups, rage !

— Hélas ! souffrirez-vous qu'il s'en revienne à bord...

— A mort ! »

Entend Lolotte en sa frayeur extrême :

Sans vouloir

Rien savoir,

Il s'enfuit au galop, s'embarque à l'instant même,

Criant de loin à Jean : « Adieu, pas au revoir !... »

Au diable ta forêt et celui qui l'habite !...

Que ne suis-je déjà revenu dans mon gîte !...

Hélas ! pour un péril qu'en fuyant je m'évite,

Que de dangers encor sans les masquililis !

Tigres, mamans-di-l'eau, caïmans, tonacris,

M'attendent au passage ;

Frère, tu peux chanter : non, Lotte n'est pas sage ! »

Et durant sa verte saison,

Notre homme demeura sans femme et sans maison.

Suffisance et poltronnerie

Attirent plus d'une avanie.

LA POULE ET LE PANIER

Un jour, en se promenant, une poulette sauvage arriva près d'une case et pénétra dans la cour.

Première imprudence, car il ne faut pas s'aventurer seul dans les endroits que l'on ne connaît pas.

Une fois entrée, notre étourdie se crut en terre conquise, ou du moins se comporta en conquérante à l'égard de tous les objets qui frappaient sa vue. Elle picorait de droite, de gauche, voletait sur les barriques vides, gloussait sans motif, grattait partout, touchait à tout du bec et des pattes. Fautes sur fautes, comme vous voyez.

Tels, certains enfants de ma connaissance, lorsqu'ils arrivent dans un salon, jettent des mains indiscretes sur tous les objets à leur portée. Ils renversent les coupes sur le guéridon, salissent les pages des albums, font tourner, si on ne les voit pas, les aiguilles de la pendule, frottent leurs pieds sur la soie ou le velours des fauteuils ou des canapés, ouvrent les boîtes et les bonbonnières, tapotent les touches du piano, etc., etc., en un mot mettent au supplice les maîtres de la maison, qui, parfois, n'osent rien dire, et s'exposent eux-mêmes, sans qu'ils s'en doute, à bien des périls.

Voici, en deux mots, un petit drame manqué qui s'est

passé dans ma propre maison, et dont le souvenir, après plusieurs années, me donne encore la chair de poule.

Un de nos petits neveux, gamin de sept ou huit ans, était venu passer la journée avec nous. Pendant mon absence, échappant un instant à la surveillance de ma femme, il se glissa dans ma chambre, grimpa sur mon lit, et décrocha un revolver chargé qui se trouvait pendu au chevet. Après, quoi, tout joyeux d'avoir entre les mains une arme dans les flancs de laquelle la mort dormait à son insu, il alla se mettre en embuscade dans un coin, pour faire peur, a-t-il avoué plus tard, à la personne qui viendrait à la découverte.

Ma femme, qui le cherchait, ne tarde pas à paraître, et l'aperçoit blotti dans sa cachette, le revolver braqué sur elle.

— Malheureux ! s'écrie-t-elle, que fais-t... ?

Pan !... une détonation lui coupe la parole. L'enfant, pris de frayeur en voyant le visage bouleversé de sa tante et en entendant son exclamation, avait laissé tomber l'arme qui était partie toute seule.

La balle s'enfonça dans la cloison, au ras de terre, et il n'y eut heureusement pas de blessé ; mais, vous le voyez, j'ai bien failli perdre ce jour-là l'être qui m'est le plus cher au monde, ou bien encore mon polisson de neveu. Il me pardonnera volontiers d'avoir évoqué ce désagréable souvenir, car il est devenu depuis un jeune homme charmant.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que les parents du gamin, à qui il fallut bien conter l'aventure, lui adressèrent seulement une légère réprimande. Ils déclarèrent que c'était moi qui avais tort de garder un revolver chargé dans



Il saisit tout joyeux la captive.

ma chambre. Remarquez que, comme je l'ai déjà expliqué, il fallait, pour atteindre cette arme, être couché ou monté sur mon lit.

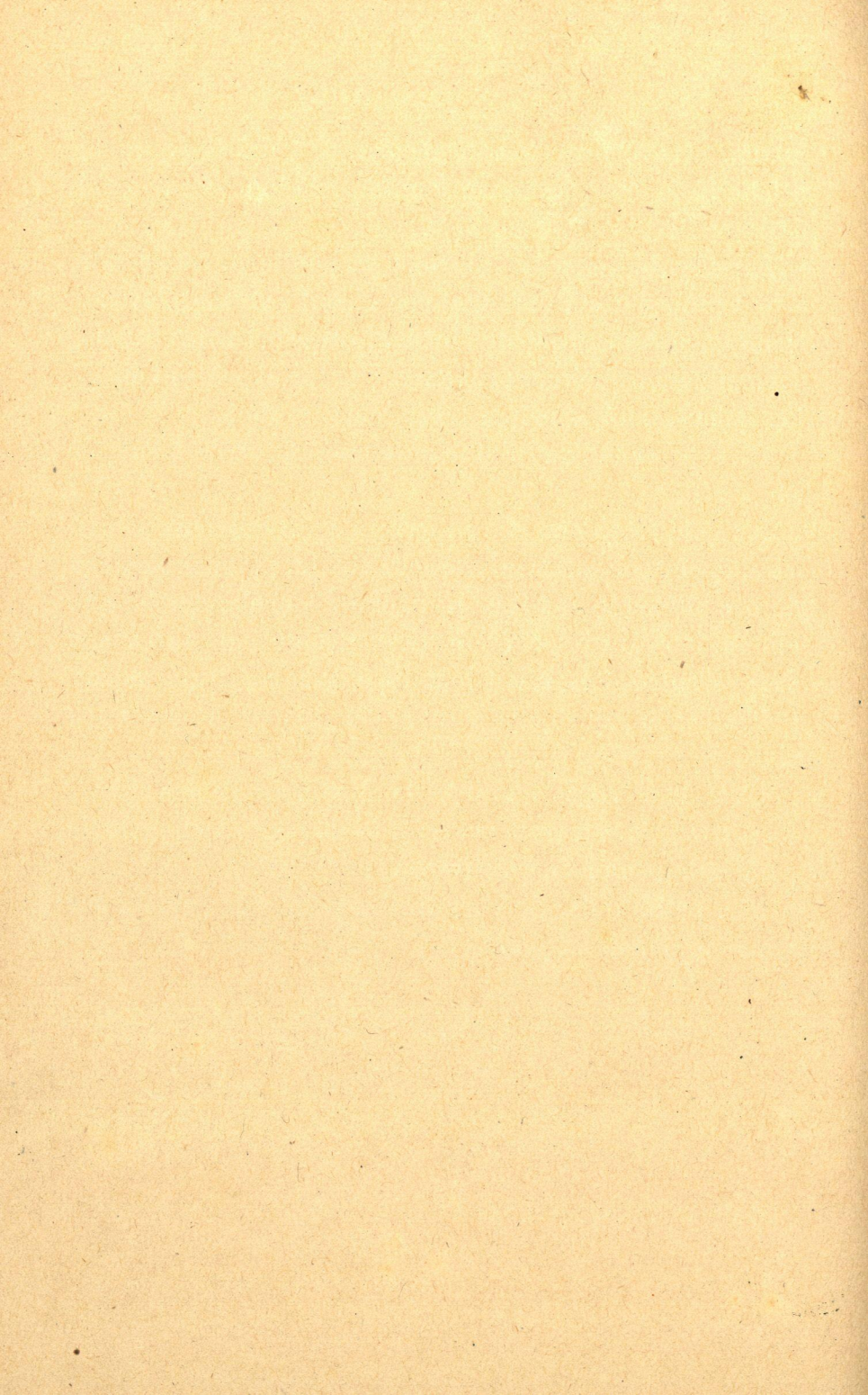
Parents qui, en parlant de votre progéniture, vous écriez à tout propos : « Dieu ! que cet enfant est mal élevé ! » changez, je vous prie, de langage, car c'est votre propre condamnation que vous prononcez en vous exprimant ainsi. Les enfants sont... ce que les parents les font.

Mais passons, ou plutôt revenons à notre poulette sauvage.

D'objets en objets, elle en arriva devant un vieux panier à huile, peu solide sur sa base, et l'attaqua vigoureusement du bec. Presque aussitôt, le panier chancela, tomba sur elle, et la retint prisonnière. Le maître du logis survenant sur ces entrefaites saisit tout joyeux la captive dans son poulailier, et, quelques jours après, la mangea avec ses amis.

C'est de ce repas que date le dicton cayennais : *poule sassé pangnin, pangnin couvri li* — la poule a cherché le panier, le panier l'a recouverte.

Mes petits amis, ne vous frottez point aux paniers que vous ne connaissez pas.



HISTOIRE D'UN TIGRE, D'UNE TORTUE, ET D'UNE DEMOISELLE A MARIER

Tigre et Tortue professent l'un à l'égard de l'autre une animosité des plus marquées. Quelle est l'origine de ces sentiments coupables ?... on en retrouve la trace dans la nuit des temps. Quant à l'aventure qui fit éclater la rivalité des deux espèces, elle remonte à leurs premiers représentants sur la terre, et c'est toute une histoire. La voici :

César Tigre et Jean Tortue courtoisaient tous deux une demoiselle, que l'un et l'autre se promettaient d'épouser.

Ce n'est pas qu'ils sentissent brûler en eux la flamme de ce divin amour qui purifie le cœur, le grandit, et le rend fort contre toutes les épreuves de la vie. Point ; mais la jeune personne, une orpheline au regard de jais, aux dents d'ivoire neuf, à la toison crépue comme celle d'un mouton noir, possédait, outre ces avantages physiques, — biens périssables hélas ! — de nombreux abatis sur la route de Montabo, et, ce qui valait mieux encore, d'immenses concessions dans l'Awa.

Et César Tigre, ainsi que Jean Tortue, avait la gorge desséchée par l'ardente soif de l'or.

Aussi faisaient-ils l'un et l'autre une cour acharnée à la

jeune fille, que, pour la commodité du récit, nous nommerons... Au fait, comment l'appellerons-nous? Car ceci se passe, je dois vous en prévenir, en un pays dont les habitants sont ennemis jurés de la simplicité, et où l'on voit surgir, même dans le choix des noms, la prétention la plus extraordinaire. Les *Lodoïska*, les *Idelma*, les *Elinda*, et cœtera, courent les rues de... Potintown, et dans mon désir de conserver la couleur locale, me voilà fort embarrassé. Bast! je me décide pour un nom popularisé là-bas par une chanson martiniquaise, et qui est, je trouve, suffisamment ambitieux : Régina!

Je disais donc : Tigre et Tortue livraient au cœur de Régina une bataille en règle, lui jurant que le pouvoir de ses beaux yeux faisait d'eux, à jamais, ses fidèles esclaves, quand, en réalité, ils étaient retenus auprès d'elle seulement par les beaux yeux de sa cassette. Fi! les menteurs!... Ces choses-là, heureusement, ne se voient que dans le monde des Tigres et des Tortues.

Régina était une fille aussi avisée que belle. Et cela se trouvait à merveille, car sa position, des plus délicates, exigeait beaucoup de tact et des ménagements infinis.

C'est déjà chose grave, en effet, même quand on n'a rien à se reprocher dans son passé, de se voir, dans le présent, deux futurs à la fois. Mais la situation, vous l'avouerez, se complique ex-tra-or-di-nai-re-ment, lorsque les prétendus, outre leur naturelle rivalité de sentiments, nourrissent à l'égard l'un de l'autre des antipathies de race.

Or, tel était le cas de César Tigre et de Jean Tortue. On ne voyait pas encore, chez ces jeunes habitants des bois, la haine qui, depuis, a immortalisé leurs familles, comme en

d'autres pays les Guelfes, partisans des Papes, et les Gibelins, soutiens de l'Empereur, — les Capulets, dont fut Roméo, et les Montaigus, dont Juliette était fille. Sans doute ; mais déjà les germes de cette haine, qu'un incroyable événement va bientôt faire éclater sous nos yeux, fermentaient sourdement dans l'âme de nos héros. Leurs esprits semblaient faits d'atomes crochus, toujours prêts à s'aggraver ; ils ne tombaient jamais d'accord de rien, par cette raison suffisante que si l'un disait blanc, c'était assez pour que l'autre dit noir.

Régina, qui craignait par-dessus tout le bruit, sachant combien il faut peu de choses en son pays pour faire marcher les langues, avait trouvé un ingénieux moyen de tourner les difficultés engendrées par cet état de choses.

Il est fort simple, et je vous le recommande si par hasard vous connaissez, — supposition invraisemblable, je l'avoue, — une demoiselle dans le même cas que notre orpheline.

Elle avait expressément défendu à ses deux adorateurs de se présenter ensemble chez elle, se déclarant prête à rompre toute relation s'ils violaient la consigne, et elle ne les recevait jamais le même jour. Elle accueillait les hommages de César les lundis, mercredis et vendredis ; les mardis, jeudis et samedis, elle permettait à Jean de lui conter des douceurs. Et le dimanche?... le dimanche, bien tranquille en son logis, elle se moquait d'eux ensemble ou séparément.

Aimer à se moquer est un défaut assez commun chez les Régina.

Chacun des prétendants avait soin, lors de sa visite,

d'abord de faire son propre éloge, ensuite de dauber sur son rival.

Tigre vantait ses qualités, énumérait les biens qu'il possédait, disait à la demoiselle combien il la rendrait heureuse. Le lendemain, Tortue récitait à peu près la même antienne. Chacun son tour, chacun sa part!

Un jour, Tigre faisait ressortir toutes les imperfections de Tortue.

— Voyez, disait-il, combien Jean est laid, comment son dos est rond, combien ses pattes sont courtes. Si vous lui accordez la préférence, comment fera-t-il pour vous donner le bras? comment, le cas échéant, pourra-t-il vous défendre?

Le lendemain, Tortue attirait l'attention de Régina sur le mauvais caractère de Tigre, ses mœurs grossières et ses manières brutales.

— Ah! ma pauvre demoiselle, disait-il, vous ne voyez donc pas combien ses dents sont longues, ses griffes pointues! Il vous fera mal en vous embrassant. Avec cela, paresseux comme un mouton paresseux! devenue sa femme, vous êtes à peu près sûre de mourir de faim. Et bête, et bête!... non, vous ne pouvez pas vous figurer à quel point il est stupide. Ah! vous ne vous amusez guère dans le tête-à-tête.

Les choses durèrent ainsi pendant six mois et plus sans incident notable. Tortue prenait seulement grand soin de ne pas se trouver sur le chemin de Tigre. La demoiselle ne se décidait toujours pas à faire un choix, et renvoyait de semaine en semaine la déclaration de ses volontés.

Jean Tortue avait de l'esprit. De plus, il était fatigué



Tigre vantait ses qualités

d'aller et de venir inutilement, de perdre son temps sans résultat ; enfin, il craignait, à certains symptômes, que Régina n'accordât la préférence à Tigre. Aussi, un beau matin, prit-il un grand parti.

— Saperlipopette ! se dit-il, c'est bon ! demain, c'est mon jour. Et après ce que je dirai à Régina, si elle hésite encore, j'y veux perdre mon nom !

Le lendemain, Jean se fait beau et va au rendez-vous. Il courtise, courtise, courtise, donne à Tigre absent le paquet habituel, puis, au moment de prendre congé :

— Ainsi, Mademoiselle, dit-il, vous ne savez pas encore lequel de nous deux vous choisirez ?

— Hélas ! non, monsieur Jean, répond Régina.

— Eh bien, vous en ferez ce que vous voudrez, mais je dois vous avertir d'une chose. Je vous ai déjà prévenue que Tigre est fort bête. Il est bête à tel point que, si vous le prenez pour mari, le jour où je voudrai, je prendrai, moi, votre mari pour mon cheval.

— Pas possible, monsieur Jean ? est-ce vrai ce que vous me dites là ?

— Je vous le jure, foi de Tortue !

— Eh bien, si vous me faites voir cela, je vous promets que j'interdirai ma maison à Tigre, et que c'est vous que je choisirai.

— Ah ! ah !... Alors, grand merci, chère Régina, car je considère la chose comme accomplie. Tout ce que je vous demande, c'est de garder jusqu'à nouvel ordre le silence sur l'engagement que nous prenons l'un et l'autre. Vous pouvez toutefois répéter à Tigre que j'ai mal parlé de lui ; car, vous savez, sa colère ne me fait pas peur. Vous verrez

si ce n'est pas sur son dos que je viens vous rendre ma prochaine visite. Adieu, chère, au revoir, à bientôt je l'espère.

Jean Tortue courut s'enfermer chez lui, bien certain d'avance de ce qui allait arriver.

Voici ce qui se passa. Quand Tigre alla faire le lendemain sa visite habituelle, Régina ne manqua pas de lui dire que son rival avait parlé de lui en des termes si désoobligeants qu'elle n'osait même pas les lui répéter.

Et en effet, elle ne les répéta pas, de quelques instances que pût la presser Tigre, dont la curiosité était piquée au vif.

Était-ce fidélité à la promesse faite ? un autre le croira, moi j'en doute beaucoup. Je pense plutôt que la jeune fille prit un malin plaisir à exaspérer son adorateur en lui donnant à entendre qu'elle savait sur lui des choses, ah ! mais des choses !... Bref, en lui en laissant accroire bien plus encore qu'il n'y en avait.

Le résultat de cette tactique ne se fit pas longtemps attendre : Tigre partit comme un furieux pour la maison de son déloyal adversaire. La colère obscurcissait son peu de cervelle, et le disposait admirablement à tomber dans tous les pièges qu'on lui tendrait.

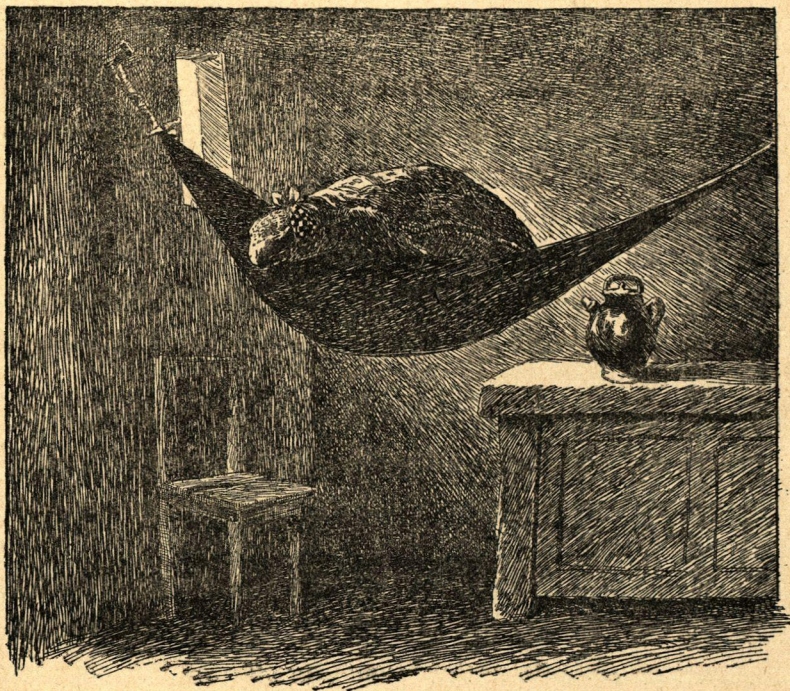
C'est précisément ce que voulait Jean Tortue. Il attendait l'ennemi, et avait pris ses précautions pour le recevoir.

Quelles précautions ?... vous le verrez tout à l'heure. Je me contente, pour le moment, de dire que l'on apercevait sur la table de nuit du compère un œuf et un grand foulard rouge.

Il se tenait immobile et attentif, l'oreille au guet. Il en-

tendit Tigre venir de loin, car le fauve arrivait au grand galop, blocoto, blocoto, blocoto, brisant les branches sur son passage.

Vite Tortue mit l'œuf dans sa bouche, ce qui lui donna l'air d'une personne affligée d'une fluxion, attacha le foulard sous son menton, et sauta dans son hamac.



L'instant d'après, bam ! bam ! bam ! Tigre heurtait à la porte.

Pour toute réponse, Tortue se mit à pousser des cris lamentables :

— Aïe ! ayayaye !... houaaaaye ! mô maman, quelle

douleur est-ce là ? Est-ce que moi, pauvre Jean, j'avais besoin de cela ? Aïe ! Aïe ! Aïe ! houaaaaaye !...

— Boum ! boum ! boum !

Tigre entendait bien ces plaintes, mais n'en avait cure, et frappait de plus belle, faisant un vacarme infernal.

— Hein ? je crois qu'on a frappé ?... Qui est là ? Aïe ! qui est là ?... Aïe ! qui est là aaaah ?...

— C'est moi, Tigre, ouvrez-moi vite la porte ou je défoncetout.

— Ah ! cher oncle, ne faites pas cela. J'ouvre parce que c'est vous, aïe !... car je suis si malade, aïe !... que je ne voulais voir personne, ayayaye !...

Ce disant, Jean Tortue alla tirer le verrou, et dès que Tigre fut entré se mit à hurler de plus belle, ne s'arrêtant de crier que pour cracher. Il avait cassé l'œuf dans sa bouche, de sorte qu'il semblait expectorer des fragments de coquille mélangés d'une sorte de bave jaunâtre, propres à faire croire qu'il avait quelque mal épouvantable.

Tigre entra comme une trombe.

— Je viens, cria-t-il...

— Ah ! mon oncle, je vous en prie, interrompit Tortue en parlant du nez plus que jamais ; je vous en prie, ne criez pas si haut : ma tête se fend !... Je sais bien que ce n'est pas votre faute : vous êtes si fort !... Crrrrrrac ! phutt ! voyez ce que je crache !

— Il ne s'agit pas de cela, Tortue.

— Ah ! qu'est-ce qui... ayayaye ! j'ai bien mal !... qu'est-ce qui vous amène ? Je croyais, tant je souffre, qu'il était déjà bien tard.

— Tu as l'audace, misérable, de demander ce qui m'a-

mène ? tu ne le sais pas, tu ne t'en doutes pas ? eh bien, je vais te l'apprendre ; et nous réglerons nos comptes après.

— Attention ! pensa Tortue ; voici le moment, jouons serré !

— Qu'est-ce que tu as dit à Régina sur mon compte ? reprit Tigre.

— Moi, mon oncle ? que voulez-vous que je lui aie dit ? j'ai causé avec elle comme d'habitude. Ah ! je souffre, ah ! je souffre, ah ! je souffre ! Aïe ! Crrrrrrac ! phutt !...

— Comment ! vilain menteur, tu ne lui as pas dit...

— Ayayaye !... crrrrrrac !... phutt !...

— Tu ne lui as pas dit...

— Aâââh !... crrrrrrac !... phutt !...

— Me laisseras-tu parler, scélérat ? Il nous faut nous expliquer sur l'heure. Ou plutôt, allons nous expliquer chez Régina. Tu me feras des excuses devant elle, ou je t'étrangle,

— Quoi ! mon oncle, chez Régina, ce soir même ? mais vous n'y pensez pas ! Voyez donc dans quel état je suis !... Crrrrrrac ! phutt !... Je ne peux pas marcher, je souffre trop ! Crrrrrrac ! phutt !

— Je te porterai s'il le faut, mais nous irons.

— Ayayaye !... Je ne suis pas un enfant pour que vous me portiez, mon oncle.

— Si, je te porterai !

— Je sais bien que cela vous serait facile, vous êtes si fort ! mais je ne veux pas, je ne peux pas, j'ai trop mal. Crrrrrrac ! phutt !... vous voyez, je suis perdu.

— Perdu ou non, tu viendras. Je te porterai, te dis-je.

— Non !

— Si !

— Non !

— Ah ! nous allons bien voir !

A ces mots, Tigre qui était le plus fort, jeta Tortue sur son dos et partit.

A peine avait-il fait quelques pas, que ce gros malin de Jean, rentrant prudemment tête et pattes dans sa maison, se laissa choir à terre.

Aussitôt les bois retentirent de cris tels, que tous leurs habitants effrayés rentrèrent dans leurs retraites.

— Allons, allons, disait Tigre, assez hurlé ! remonte sur mon dos.

— Jamais de la vie !

— Remonte !

— Ce n'est pas la peine, mon oncle. Cette première chute m'a tué aux trois quarts, et comme je ne tarderais pas à tomber encore, c'est un cadavre que vous porteriez chez Régina.

— Tu ne tomberas plus, je vais t'attacher.

— M'attacher ? ah ! non, par exemple : j'aime mieux que vous me dévoriez tout de suite. Ah ! si encore vous aviez sur le dos une de ces machines qui soutiennent les cavaliers, une... une...

— Une selle ?

— Oui, mon oncle. Ah ! comme vous êtes savant !

— Eh bien, qui nous empêche d'en faire une ? Je tiens absolument à ce que tu arrives vivant chez Régina pour t'obliger à me demander pardon devant elle.

Ce disant, Tigre cassait des branches et des lianes et en confectionnait une sorte de bât qu'il plaçait sur son échine.

— Monte, dit-il ensuite à Tortue d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Le faux malade grimpa donc sur le dos de son rival imbécile, en poussant des plaintes à fendre le cœur.

Dès que Tigre eut repris son galop, les gémissements redoublèrent :

— Aïe !... le vent qui donne sur mes mâchoires augmente ma souffrance. Crrrrrac !... phutt ! Ayayaye ! les arbres eux-mêmes voient ce que j'endure. Mon oncle, je vous en supplie, attendons jusqu'à demain !

Mais Tigre allait toujours.

Tout à coup, pouf !... voilà Jean de nouveau étendu sur le gazon.

Cette fois, il resta un grand moment sans parler, et Tigre crut positivement que c'était fini. A force de soins cependant, il réussit à ranimer le rusé cavalier, et revenant à son idée fixe :

— Remonte, lui dit-il.

— Je ne peux pas, je suis mort.

— Comment ! tu es mort ? Ce n'est pas vrai, puisque tu parles. Est-ce que tu me prends pour un imbécile ?

— Oh ! non, mon oncle, vous avez trop d'esprit pour cela. Ah ! que je souffre !... Mais réfléchissez un peu, et vous reconnaîtrez qu'il est bien inutile d'aller plus loin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que maintenant il ne me reste plus assez de forces pour me tenir en selle. Je ne ferai pas autre chose que tomber, et en admettant que je ne me tue pas tout à fait, ce qui est invraisemblable, nous arriverons si tard

chez Régina qu'elle sera couchée et refusera de nous ouvrir.

— Comment faire ? ne peux-tu pas t'accrocher ?

— Et à quoi, Seigneur !... Cette maudite selle glisse comme un mât de cocagne, et je n'ai rien pour me retenir. Les cavaliers, eux, ont à la main une... ayayaye ! que j'ai mal !... une...

— Une bride, imbécile ?

— Oui, mon oncle ; comme vous êtes instruit ! une bride, justement, qui s'accroche au... au... crrrrrac ! phutt !.. au...

— Au mors ?

— Ah ! vous savez le nom de toute chose !... mais il n'y faut pas songer.

— Au contraire, je ne pense qu'à cela. Attends un peu, tu vas voir.

Tigre cassa un morceau de bois, et alla dans un champ voisin ramasser des tiges d'ignames, pendant que Tortue riait de ce rire silencieux que lui a emprunté depuis le Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper. Puis il se mit aussitôt en devoir de confectionner un mors et une bride.

— Vous ne pourrez jamais, mon oncle !

— Mais si, mais si ! Tiens, regarde, c'est fait.

— Oh ! que vous êtes adroit !... Aussi adroit que fort, aussi fort que spirituel, aussi spirituel qu'instruit, aussi...

— Allons, trêve de compliments, monte !

— Aidez-moi, ou je n'y arriverai pas.

Cet idiot de Tigre aida Tortue à se remettre en selle, passa dans sa propre bouche le mors improvisé, et remit



La jeune fille éclata de rire à ce spectacle inattendu.

les rênes à son coquin 'de neveu. Puis, pour réparer le temps perdu, il repartit au grand galop.

Le chemin disparaissait sous lui, et déjà la case de Régina apparaissait à l'horizon, quand il sentit son cavalier glisser de nouveau.

— Allons, allons Tortue, dit-il, ne fais pas ton imbécile, avec moi, hein ?... Tu vois que nous arrivons, et tu voudrais bien tomber encore pour t'échapper et te dérober à ce qui t'attend. Mais tu n'as plus maintenant aucun prétexte, et tu dois te trouver fort à l'aise sur mon dos, canaille !

— Vous vous trompez, mon oncle. Je ne m'y trouverais pas trop mal, en effet, mes souffrances à part,.. crrrrac ! phutt !... si je n'étais très incommodé par les moustiques et les maringouins. Ils me piquent si fort qu'ils me font perdre l'équilibre. Nous n'arriverons pas, c'est certain, à moins que...

— A moins que ?...

— A moins que vous ne vouliez avoir une dernière bonté pour votre pauvre neveu, qui bien certainement, ne survivra pas à ce voyage. Ah ! vous pourrez épouser Régina tout à votre aise !

— Des bontés, pour toi surtout, ce n'est pas mon habitude ; mais parle toujours.

— Eh bien, mon oncle, donnez-moi une petite branche pour que je puisse me défendre contre ces insectes.

— Qu'à cela ne tienne !

Pressé d'arriver, Tigre satisfît rapidement ce désir et repartit de plus belle.

Tandis qu'il file ventre à terre, blocoto, blocoto, blocoto,

Jean Tortue procède sur son dos à une toilette sommaire. Il enlève le foulard qui lui attachait la tête, achève de cracher le reste de son œuf, et passe sur sa figure un peu d'eau parfumée qu'il a emportée avec lui. Il rayonne, le voici au comble de ses vœux, car il a entièrement réalisé son invraisemblable projet, et ses espérances sont même dépassées. Il s'avance solidement campé sur une bonne selle attachée au dos de Tigre, qui, ô comble d'humiliation, a dans la bouche un mors, symbole d'esclavage. Il pourra présenter à Régina son rival sellé, bridé et harnaché.

Mais ce n'est pas tout : le succès grise Tortue et redouble son audace. Il arrache toutes les feuilles de la branche que lui a imprudemment remise son trop crédule adversaire, et la transforme ainsi en une bonne cravache.

La maison de Régina n'est plus qu'à une centaine de mètres ; on aperçoit la jeune fille qui prend le frais devant sa porte.

Zing !... un premier coup de houssine cingle l'échine de Tigre.

— Qu'est-ce que tu fais donc, Tortue ? crie celui-ci en faisant un saut prodigieux.

— Ce sont les moustiques, mon oncle. Zing !... zing...

— Veux-tu finir, animal ?

— Ce sont les maringouins, mon oncle. Zing !... zing !... zing !...

— Ah ! brigand, tu me paieras cela !

— Zing ! zing ! zing ! zing !...

Maintenant c'est une grêle de coups qui tombe sur Tigre, zébrant de brûlures cuisantes sa croupe et son mufle. Affolé, aveuglé, il bondit, il galope, il fend l'air, le voici

devant Régina, et la jeune fille éclate de rire à ce spectacle inattendu.

— Eh bien, que vous avais-je promis ? demande Tortue à la belle, en se laissant tomber gracieusement à ses pieds au moment où il passe devant elle.

Et Tigre, cependant, emporté dans une course furieuse, comprenant enfin à quelle humiliation l'a conduit son rival, disparaît à l'horizon, allant cacher sa honte dans le fond des forêts.

De longtemps il n'osa reparaitre ; Tortue, qui d'ailleurs se tenait sur ses gardes et prenait mille précautions, épousa en grande pompe la belle Régina.

Ils vécurent très heureux, car ils n'eurent pas d'enfants.

CANAILLE, MAIS HABILE!

Si le tigre, dans les contes guyanais, personnifie la couardise et l'imbécillité, la tortue, au contraire, symbolise la finesse et la prudence.

Pourquoi? Je ne sais.

La seconde de ces qualités, passe encore! Pour comprendre qu'on en fasse l'apanage de la tortue, il suffit de se rappeler la sage lenteur des mouvements de l'animal portemaison, et la retraite qu'il ne manque jamais d'opérer, au moindre bruit alarmant, dans l'intérieur de son inviolable carapace.

Mais la finesse, quelle raison plausible, d'en faire un attribut presque exclusif de la tortue?...

Je n'en vois point, et je constate le fait sans m'en étonner autrement: tant de gens jouissent de réputations qu'ils seraient fort en peine de justifier si l'on allait au fond des choses!... Mais on n'y va jamais, heureusement pour eux. Suivons une fois par hasard, — ici c'est sans danger, — un usage si bien établi, et prenant la bête amphibie pour telle qu'on nous la donne, voyons-la seulement à l'œuvre.

Un jour... Ceci se passait après la venue de l'homme sur la terre. Déjà la paix profonde qui, à l'origine, avait régné dans le monde, n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Les

humains se faisaient la guerre, et les animaux, imitant leur exemple, se déchiraient entre eux. Ils auraient pu, sans cela, vivre assez tranquilles, car on ne les pourchassait pas encore comme la mode en est venue depuis, et la plupart vivaient avec nos semblables dans une promiscuité que troublait rarement quelque incident grave.

Malgré sa finesse et sa prudence, dame Tortue se trouvait un beau, ou plutôt un vilain matin, à court d'argent.

L'accident peut arriver à tout le monde, et voilà le cas de rappeler les adages toujours tenus à la disposition de ceux qu'il frappe, et qui sont fort consolants — pour ceux qui les citent : plaie d'argent n'est pas mortelle, pauvreté n'est pas vice, etc.

Tortue, d'ailleurs, n'était pas pauvre, mais momentanément gênée. En possession depuis longtemps d'une charge d'agent d'affaires où les clients se voyaient traités aussi bien qu'on peut l'être dans un bois, on lui connaissait du bien au soleil. Seulement, des rentrées sur lesquelles elles comptait tardaient à s'opérer, et il lui fallait trouver, sans aucun délai, quatre billets de mille francs.

Après avoir mûrement réfléchi au meilleur moyen de se tirer d'embarras, dame Tortue mit son chapeau et ses gants, envoya sa bonne chercher un fiacre, et entreprit une tournée chez diverses personnes de sa connaissance. Quand elle monta en voiture, un fin sourire éclairant sa vieille figure ridée indiquait chez elle quelque projet machiavélique.

Elle s'arrêta d'abord à la porte de Coq, qui exerçait la charge d'officier de recrutement pour les armées du roi.

— Capitaine, lui dit-elle sans ambages dès qu'ils furent

assis dans le beau salon rouge et or de Coq, capitaine, j'ai besoin de mille francs pour vingt-quatre heures. Comme je connais votre grande âme, votre générosité sans bornes, je m'adresse à vous sans hésitation, bien certaine de voir ma requête accueillie.

— Hum ! c'est que je suis moi-même un peu gêné en ce moment, fit Coq en se grattant la tête.



— Oh ! commandant, une si faible somme, et pour si peu de temps !... Vous ne voudriez pas, dans de telles conditions, vous priver du plaisir de m'obliger, vous si grand, vous si bon, vous chez qui l'on voit les plus charmantes qualités du cœur alliées aux dons les plus étincelants de l'esprit.

Tortue parlait du nez, mais avec l'accent d'une conviction profonde. Coq se rengorgeait en l'écoutant, et se disait qu'en vérité il aurait mauvaise grâce à éconduire une personne qui le connaissait si bien.

— Et vous me rendrez cela demain ? demanda-t-il avec une dernière hésitation.

— Oui, mon colonel. Si vous refusiez, je croirais que vous n'avez plus au service des dames cette obligeance proverbiale dont...

— Si fait, si fait, ma chère : et où vous reverrai-je ?

— Chez-moi, mon général, à cinq heures précises, si vous voulez bien prendre la peine de passer à la maison. Voici mon reçu.

Coq lui donna un billet de mille francs.

Tortue, d'un geste coquet, le fit disparaître dans sa carapace, puis en lui disant : merci, capitaine !... s'esquiva de son pas le plus léger.

— Imbécile ! pensait-elle en s'en allant, je te fais l'honneur de penser à toi pour ton argent, et tu as l'air de rechigner. Tu me paieras cela !

Elle se rendit aussitôt chez Aïra¹, qui tenait comme elle-même un cabinet d'affaires.

Ici la conversation fut plus brève.

— Bonjour, compère. J'ai besoin de mille francs, prêtez-les moi.

— Bonjour, commère. C'est tout à fait impossible. J'ai à sortir, et...

— Je vous en rendrai quinze cents.

1. *Aïra*, animal qui tient à la fois du renard et du chien sauvage.

— Ah !... donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Et quand cela ?

— Demain soir, chez moi, à cinq heures dix. Soyez exact. Voici mon reçu.

— Voilà votre argent. Comptez que je ne manquerai pas au rendez-vous.

— Adieu !

— Non, au revoir !

— Allons ! se disait Tortue en descendant l'escalier, ce vieux grigou prend des manières qui ne me conviennent pas. J'ai connu cette espèce sans sou ni maille, et maintenant sa maison se permet quelquefois de gêner la mienne. Il est plus que temps d'aviser.

De chez son confrère, Tortue se fit conduire à la campagne. Une fois arrivée, laissant sa voiture sur la grande route, elle s'enfonça dans un bois où elle savait trouver Tigre.

Il vivait solitaire. Car si Tortue avait pris une bonne part des vices qui commençaient à se répandre sur la terre, Tigre de son côté portait sur la conscience le poids de plus d'un méfait, et n'aimait pas à rencontrer l'homme.

Que lui dit la rusée commère quand ils furent en présence ?... Elle ne l'a pas consigné dans ses Mémoires que j'ai retrouvés et d'après lesquels j'écris cette véridique histoire. En cet endroit du manuscrit, il y a seulement une parenthèse avec ces mots énigmatiques : « lui promettre bon repas. »

Le fait certain, d'après ses livres de commerce, c'est qu'elle renouvela au sauvage seigneur des bois la demande précédemment faite à Coq et à Aïra, et obtint près de lui le même succès qu'auprès d'eux.

Pour le remboursement, il se fixèrent un rendez-vous au lendemain soir, chez Tortue, à cinq heures vingt.

Avant de rentrer en ville, l'astucieuse commère s'arrêta devant une petite case où demeurait le chasseur du roi, Nemrod bronzé et sans scrupules, avec qui elle faisait depuis longtemps commerce d'amitié.

De la route elle aperçut l'homme qui, la mine renfrognée, fumait sa pipe à la fenêtre.

— Bonjour, fameux tueur d'agoutis, lui cria-t-elle avec un signe affectueux. Comment ou fika?

— Mô bien mossô ; et ou pa?

— Oho!¹... Peut-on monter vous dire un petit bonjour?

— Entrez, chère dame, entrez : vous êtes toujours la bien venue.

— Eh bien, continua le chasseur quand Tortue fut confortablement installée dans une berceuse, quel bon vent vous amène? Serais-je assez heureux pour que vous ayez un service à me demander?

— Oh! ma foi non, cher ami, répondit d'un air détaché la malicieuse bête. Je revenais de visiter un nouvel abatis que je fais au bord de l'eau, et, vous voyant chez vous, je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans m'arrêter un instant. De votre côté, quelles nouvelles? vous chassez toujours beaucoup?

A cette question, le visage de l'homme, qui s'était un instant éclairé à l'arrivée de sa visiteuse, se rembrunit de nouveau.

1. Début invariable de toute conversation entre deux Guyanais qui se rencontrent. Ces mots bizarres veulent dire tout simplement : comment vous portez-vous?

— Assez bien, et vous? — Couci-couça.



Il visa Tigre à son aise.

— Oui, répondit-il, mais j'ai toujours cette même préoccupation dont je vous ai déjà entretenue.

— Ah !... cette fameuse descente de lit en fourrure que désire la fille du roi ?

— Oui.

— Vous n'avez pas encore pu vous la procurer ?

— Non.

— Pas le moindre tamanoir en vue ?

— Aucun.

— Voyons, ne me répondez pas comme cela entre les dents. Tenez, c'est peut-être moi qui vous tirerai d'embarras.

— Et comment, chère amie ?

— Que diriez-vous, pour votre affaire, d'une belle peau de... Mais laissez-moi vous murmurer cela à l'oreille.

Et Tortue marmotta au chasseur quelques mots mystérieux.

— Ce que je dirais ? s'écria celui-ci les yeux étincelants. Ah ! pardine, je dirais : superbe, magnifique, admirable !... Mais ce serait folie, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, de concevoir une pareille espérance. L'animal dont vous parlez est un malfaiteur de la pire espèce, sans doute, et notre bon roi, comme vous le savez, a mis sa tête à prix. Il y aurait donc pour moi grand mérite et double avantage à le faire passer de vie à trépas. Mais il n'y faut point songer. Outre qu'une rencontre avec ce brigand offre toujours quelque danger, impossible maintenant de le voir face à face. Caché au plus profond des bois, il ne sort que la nuit pour ses terribles rapines, et on ne le rencontre nulle part. La peau de... Ah ! commère, je compterais de bon cœur deux

mille francs, oui deux mille francs, à celui qui me fournirait l'occasion de me la procurer.

— Vraiment?... eh bien, tope, compère!... Donnez-moi seulement la moitié de cette somme, et demain, sans faute, je vous fais tuer votre ennemi. Ce n'est pas que j'aie besoin d'argent : heureusement mes affaires vont fort bien, et ma caisse regorge d'écus ; mais mille francs sont toujours bons à gagner. Sans doute encore, l'effusion du sang me répugne ; mais comme vous le disiez fort justement à la minute, l'animal en question est un scélérat des plus dangereux, et ce sera œuvre pie que d'en débarrasser la terre. Le marché vous plaît-il ? Je vous le livrerai sans défense.

Le chasseur ne pouvait s'en rapporter à ce qu'il entendait. Il crut d'abord à une plaisanterie de Tortue.

— Toujours le mot pour rire, dit-il en tapotant la carapace de son interlocutrice.

Mais celle-ci le fit de nouveau approcher tout près, tout près d'elle, afin de pouvoir lui parler bien bas, et de sa voix nasillarde lui glissa dans l'oreille une confidence qui dura longtemps.

Le chasseur, en l'écoutant, devenait tout pâle. Quand elle eut terminé, il réfléchit un instant, puis, d'un ton résolu :

— C'est dit, déclara-t-il. Voici mille francs, et demain soir, à cinq heures et demie précises, je frapperai à votre porte.

— Je puis compter sur vous ?

— Comme sur vous-même.

— A demain donc, et bon courage !

La vieille dame se fit reconduire chez elle, riche des

quatre mille francs dont elle avait besoin, et quelqu'un qui l'eût épiée au fond de son fiacre, l'aurait vue se frotter les pattes à s'arracher la peau.

Le jour suivant, chacun des quatre personnages visités la veille par Tortue fut exact au rendez-vous.

Coq arriva donc le premier. Sa débitrice lui fit mille politesses : elle se confondait avec lui en compliments et en amabilités.

— Voulez-vous un peu de punch, capitaine ?

— Merci, chère amie, vous savez bien que je n'en prends jamais, pour conserver ma voix claire. Hum, hum ! je suis un peu pressé, et si vous vouliez bien me rendre mes mille francs...

— Comment donc ! mon beau capitaine, mais à l'instant même, répondit Tortue en se dirigeant vers sa caisse.

Elle eut quelque peine à trouver la clef, et enfin l'introduisit dans la serrure juste au moment où quelqu'un heurtait à la porte.

— Au diable le fâcheux qui vient nous déranger ! s'écria la rusée commère en regardant par la fenêtre. Ah ! peste, ce n'est pas un de vos amis qui frappe, mon pauvre Coq.

— Qui donc ?

— Aïra !

A ce nom redouté, l'infortuné volatile se mit à trembler de toutes ses plumes, et, pour la première fois depuis que le monde était monde, on vit un coq avoir la chair de poule.

— Cachez-moi, ma bonne Tortue, s'écria-t-il, cachez-moi ou je suis perdu.

— Ne craignez rien, mon ami, répondit la traîtresse.

Entrez dans ce petit cabinet, et je vous promets que vous n'attendrez pas longtemps.

Coq disparu, la bête à carapace s'empressa d'introduire Aïra.

— Ha, ha !... voilà qui s'appelle de la ponctualité, fit-elle en le recevant. Mon cher, vous serez mieux récompensé que vous ne le pensez de votre exactitude.

— Oui, oui, ma bonne, dépêchons, répondit l'animal d'affaires. Mes quinze cents francs !

— Fi ! le vilain, qui tout de suite parle ainsi d'argent en arrivant chez une vieille amie. Voyons, mon bon, que diriez-vous si, avant de vous compter cette petite somme, je vous faisais faire un excellent repas ?

— Un excellent repas... qui ne coûterait rien ?

— Pas un centime.

— En ce cas, je vous dirai de grand cœur : merci, ma chère, vous êtes mille fois gracieuse.

— Eh bien, entrez-là, fit l'ingrate tortue en le poussant vers le cabinet où Coq s'était réfugié, et vous m'en direz des nouvelles.

Aïra regarda par une fente de la porte, aperçut le malheureux cocorico, et n'écoutant que ses instincts de gloutonnerie féroce, il se précipita sur lui.

Tandis qu'il l'égorgeait, buvait son sang et dévorait sa chair, Tigre se présenta.

Tortue joua en riant à ce nouveau visiteur la même comédie qu'au précédent, et le poussa doucement vers son cabinet aussi sanglant que celui de Barbe-Bleue.

Tigre fit à Aïra exactement ce qu'Aïra avait fait à Coq. Pendant qu'il procédait à cette petite opération très

agréable... pour lui, arriva le chasseur du roi, son arc et ses flèches à la main.

Conduit par la terrible vieille dame, il s'avança sur la pointe des pieds, visa fort à son aise Tigre tout occupé à croquer feu Aïra, et lui décocha en plein cœur un trait qui étendit raide mort le redoutable carnassier.

Certain désormais de pouvoir offrir à la fille du roi, grâce à cette chasse superbe, une magnifique descente de lit, certain encore d'être richement récompensé par le prince, le Nemrod se confondit en remerciements envers celle qui lui procurait une si bonne aubaine, et ils se quittèrent enchantés l'un de l'autre.

Tortue, à partir de ce jour, devint immédiatement riche et vécut fort considérée.

Un usage bien établi voudrait que je vous la fisse voir maintenant punie de ses crimes; mais non : le châtiment qui marche avec des béquilles, n'est pas encore venu. La fortune de la traîtresse, dont les bases sont cimentées par le sang d'un triple meurtre, forme aujourd'hui un édifice colossal, et tout réussit aux descendants de la coupable. Pensez-vous que cela durera toujours?... C'est à vous-mêmes, chers lecteurs, que je laisse le soin de philosopher sur la question.

TABLE DES MATIÈRES

CONTES A DORMIR DEBOUT.	5
LES MÉSAVENTURES D'UN TIGRE.	11
COMMENT CAPITAINE COQ GAGNA SES ÉPERONS ET SON PLUMET.	25
LE BLANC, L'INDIEN ET LE NÈGRE	37
LE LION ET LE SINGE.	51
LE CHIEN-CRABIER ET L'URUBU.	57
MOSSIEU LOLOTTE.	70
LA POULE ET LE PANIER	91
HISTOIRE D'UN TIGRE, D'UNE TORTUE ET D'UNE DEMOISELLE A MARIER.	97
CANAILLE MAIS HABILE.	115

FIN DE LA TABLE





